

Pierre  
Corneille

---

# Nicomède

**TV5MONDE**

La télévision qui aime les livres

Nicomède

Apprenez et  
enseignez

le  
français

avec  
TV5MONDE

TV5MONDE, la chaîne qui donne envie  
d'apprendre et enseigner le français

Pour les apprenants : [apprendre.tv5monde.com](http://apprendre.tv5monde.com)  
Pour les enseignants : [enseigner.tv5monde.com](http://enseigner.tv5monde.com)

 [www.facebook.com/tv5mondelanguefrancaise](https://www.facebook.com/tv5mondelanguefrancaise)  [EnseignerTV5 et ApprendreTV5](#)

**TV5MONDE**

Pierre  
Corneille

# Nicomède

# Au lecteur

Voici une pièce d'une constitution assez extraordinaire, aussi est-ce la vingt et unième que j'ai fait voir sur le théâtre, et après y avoir fait réciter quarante mille vers, il est bien malaisé de trouver quelque chose de nouveau, sans s'écarter un peu du grand chemin, et se mettre au hasard de s'égarer. La tendresse et les passions qui doivent être l'âme des tragédies, n'ont aucune part en celle-ci ; la grandeur de courage y règne seule, et regarde son malheur d'un œil si dédaigneux, qu'ils ne sauraient arracher une plainte. Elle y est combattue par la politique, et n'oppose à ses artifices qu'une prudence généreuse, qui marche à visage découvert, qui prévoit le péril sans s'émouvoir, et ne veut point d'autre appui que celui de sa vertu, et de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples. L'histoire qui m'a prêté de quoi la faire paraître en ce haut degré, est tirée de Justin, et voici comme il la raconte à la fin de son quatrième livre.

En même temps Prusias roi de Bithynie prit dessein de faire assassiner son fils Nicomède, pour avancer ses autres fils qu'il avait eu d'une autre femme, et qu'il faisait élever à Rome mais ce dessein fut découvert à ce jeune prince par ceux même qui l'avait entrepris. Ils firent plus, ils l'exhortèrent à rendre la pareille à un père si cruel, et faire retomber sur sa tête les embûches qu'ils lui avaient préparées et n'eurent pas grande peine à le persuader. Sitôt donc qu'il fut entré dans le royaume de son père qui l'avait appelé près de lui, il fut proclamé roi ; et Prusias, chassé du trône, et délaissé même de ses domestiques, quelque soin qu'il prit à se cacher, fut enfin tué par ce fils, et perdit la vie dans un crime aussi grand que celui qu'il avait commis, en donnant les ordres de l'assassiner.

J'ai ôté de la scène l'horreur d'une catastrophe si barbare, et n'ai donné, ni au père, ni au fils, aucun dessein de parricide. J'ai fait ce dernier amoureux de Laodice, afin que l'union d'une couronne voisine donnât plus d'ombrage aux Romains, et leur fit prendre plus de soin d'y mettre un obstacle de leur part. J'ai approché de cette histoire celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même roi, et dont le nom n'est pas un petit ornement à mon usage : j'en ai fait Nicomède disciple, pour lui prêter plus de valeur et plus de fierté contre les Romains ; et prenant l'occasion de l'Ambassade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce Roi leur allié, pour demander qu'on remit entre leurs mains ce vieil ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une commission secrète de traverser ce mariage, qui leur devait donner de la jalousie. J'ai fait que pour gagner l'esprit de la Reine,

qui suivant l'ordinaire des secondes femmes, avait tout pouvoir sur celui de son vieux mari, il lui ramène un de ses fils que mon auteur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets, car d'un côté il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mère ambitieuse, et de l'autre, il oppose à Nicomède un rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de la gloire et de sa grandeur naissante.

La représentation n'en a point déplu, et comme ce ne sont pas les moindres vers qui soient partis de ma main, j'ai sujet d'espérer que la lecture n'ôtera rien à cet ouvrage de la réputation qu'il s'est acquise jusqu'ici, et ne le fera point juger indigne de suivre ceux qui l'ont précédé. Mon principal but a été de peindre la politique des Romains, au-dehors, et comme ils agissaient impérieusement avec les Rois leurs alliés, leurs maximes pour les empêcher de s'accroître, et les soins qu'ils prenaient de traverser leur grandeur quand elle commençait à leur devenir suspecte à force de s'augmenter et de se rendre considérable par de nouvelles conquêtes. C'est le caractère que j'ai donné à leur République en la personne de son ambassadeur Flaminius, qui rencontre un prince intrépide, qui voit sa perte assurée sans s'ébranler, et brave l'orgueilleuse masse de leur puissance, lors même qu'il en est accablé. Ce héros de ma façon sort un peu des règles de la tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses malheurs : mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que l'admiration dans l'âme du spectateur, est quelquefois aussi agréable, que la compassion que notre art nous commande de mendier pour leurs misères. Il est bon de hasarder un peu, et ne s'attacher pas toujours si servilement à ses préceptes, et fut ce que pour pratiquer celui-ci de notre Horace.

Et mihi res, non me rebus, submittere conor,

Mais il faut que l'évènement justifie cette hardiesse, et dans une liberté de cette nature on demeure coupable à moins que d'être fort heureux.

# Personnages

PRUSIAS, roi de Bithynie.

FLAMINIUS, ambassadeur de Rome.

ARSINOÉ, seconde femme de Prusias.

LAODICE, reine d'Arménie.

NICOMÈDE, fils aîné de Prusias, sorti du premier lit.

ATTALE, fils de Prusias et d'Arsinoé.

ARASPE, capitaine des gardes de Prusias.

CLÉONE, confidente d'Arsinoé.

*La scène est à Nicomédie.*

# Acte I

## Scène première

Nicomède, Laodice.

LAODICE

Après tant de hauts faits, il m'est bien doux, Seigneur,  
De voir encore mes yeux régner sur votre cœur ;  
De voir, sous les lauriers qui vous couvrent la tête,  
Un si grand conquérant être encore ma conquête,  
Et de toute la gloire acquise à ses travaux  
Faire un illustre hommage à ce peu que je vaux.  
Quelques biens toutefois que le ciel me renvoie,  
Mon cœur épouvanté se refuse à la joie :  
Je vous vois à regret, tant mon cœur amoureux  
Trouve la cour pour vous un séjour dangereux.  
Votre marâtre y règne, et le roi votre père  
Ne voit que par ses yeux, seule la considère,  
Pour souveraine loi n'a que sa volonté :  
Jugez après cela de votre sûreté.  
La haine que pour vous elle a si naturelle  
À mon occasion encore se renouvelle.  
Votre frère son fils, depuis peu de retour...

NICOMÈDE

Je le sais, ma princesse, et qu'il vous fait la cour ;  
Je sais que les Romains, qui l'avaient en otage,  
L'ont enfin renvoyé pour un plus digne ouvrage ;  
Que ce don à sa mère était le prix fatal  
Dont leur Flaminius marchandait Annibal ;  
Que le roi par son ordre eût livré ce grand homme,  
S'il n'eût par le poison lui-même évité Rome,  
Et rompu par sa mort les spectacles pompeux  
Où l'effroi de son nom le destinait chez eux.  
Par mon dernier combat je voyais réunie  
La Cappadoce entière avec la Bithynie,



Lorsqu'à cette nouvelle, enflammé de courroux  
D'avoir perdu mon maître et de craindre pour vous,  
J'ai laissé mon armée aux mains de Théagène,  
Pour voler en ces lieux au secours de ma reine.  
Vous en aviez besoin, madame, et je le vois,  
Puisque Flaminius obsède encore le roi.  
Si de son arrivée Annibal fut la cause,  
Lui mort, ce long séjour prétend quelque autre chose ;  
Et je ne vois que vous qui le puisse arrêter,  
Pour aider à mon frère à vous persécuter.

#### LAODICE

Je ne veux point douter que sa vertu romaine  
N'embrasse avec chaleur l'intérêt de la reine :  
Annibal, qu'elle vient de lui sacrifier,  
L'engage en sa querelle, et m'en fait défier.  
Mais, Seigneur, jusqu'ici j'aurais tort de m'en plaindre ;  
Et quoi qu'il entreprenne, avez-vous lieu de craindre ?  
Ma gloire et mon amour peuvent bien peu sur moi,  
S'il faut votre présence à soutenir ma foi,  
Et si je puis tomber en cette frénésie  
De préférer Attale au vainqueur de l'Asie :  
Attale, qu'en otage ont nourri les Romains,  
Ou plutôt qu'en esclave ont façonné leurs mains,  
Sans lui rien mettre au cœur qu'une crainte servile  
Qui tremble à voir un aigle, et respecte un édile !

#### NICOMÈDE

Plutôt, plutôt la mort, que mon esprit jaloux  
Forme des sentiments si peu dignes de vous.  
Je crains la violence, et non votre faiblesse ;  
Et si Rome une fois contre nous s'intéresse...

#### LAODICE

Je suis reine, Seigneur ; et Rome a beau tonner,  
Elle ni votre roi n'ont rien à m'ordonner :  
Si de mes jeunes ans il est dépositaire,  
C'est pour exécuter les ordres de mon père ;  
Il m'a donnée à vous, et nul autre que moi  
N'a droit de l'en dédire, et me choisir un roi.  
Par son ordre et le mien, la reine d'Arménie

Est due à l'héritier du roi de Bithynie,  
Et ne prendra jamais un cœur assez abject  
Pour se laisser réduire à l'hymen d'un sujet.  
Mettez-vous en repos.

#### NICOMÈDE

Et le puis-je, madame,  
Vous voyant exposée aux fureurs d'une femme,  
Qui pouvant tout ici, se croira tout permis  
Pour se mettre en état de voir régner son fils ?  
Il n'est rien de si saint qu'elle ne fasse enfreindre.  
Qui livrait Annibal pourra bien vous contraindre,  
Et saura vous garder même fidélité  
Qu'elle a gardée aux droits de l'hospitalité.

#### LAODICE

Mais ceux de la nature ont-ils un privilège  
Qui vous assure d'elle après ce sacrilège ?  
Seigneur, votre retour, loin de rompre ses coups,  
Vous expose vous-même, et m'expose après vous.  
Comme il est fait sans ordre, il passera pour crime ;  
Et vous serez bientôt la première victime  
Que la mère et le fils, ne pouvant m'ébranler,  
Pour m'ôter mon appui se voudront immoler.  
Si j'ai besoin de vous de peur qu'on me contraigne,  
J'ai besoin que le roi, qu'elle-même vous craigne.  
Retournez à l'armée, et pour me protéger  
Montrez cent mille bras tous prêts à me venger.  
Parlez la force en main, et hors de leur atteinte :  
S'ils vous tiennent ici, tout est pour eux sans crainte ;  
Et ne vous flattez point ni sur votre grand cœur,  
Ni sur l'éclat d'un nom cent et cent fois vainqueur ;  
Quelque haute valeur que puisse être la vôtre,  
Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre ;  
Et fussiez-vous du monde et l'amour et l'effroi,  
Quiconque entre au palais porte sa tête au roi.  
Je vous le dis encore, retournez à l'armée ;  
Ne montrez à la cour que votre renommée ;  
Assurez votre sort pour assurer le mien ;  
Faites que l'on vous craigne, et je ne craindrai rien.

## NICOMÈDE

Retourner à l'armée ! Ah ! Sachez que la reine  
La sème d'assassins achetés par sa haine.  
Deux s'y sont découverts, que j'amène avec moi  
Afin de la convaincre et détromper le roi.  
Quoiqu'il soit son époux, il est encore mon père ;  
Et quand il forcera la nature à se taire,  
Trois sceptres à son trône attachés par mon bras  
Parleront au lieu d'elle, et ne se tairont pas.  
Que si notre fortune à ma perte animée  
La prépare à la cour aussi bien qu'à l'armée,  
Dans ce péril égal qui me suit en tous lieux  
M'envieriez-vous l'honneur de mourir à vos yeux ?

## LAODICE

Non, je ne vous dis plus désormais que je tremble,  
Mais que, s'il faut périr, nous périrons ensemble.  
Armons-nous de courage, et nous ferons trembler  
Ceux dont les lâchetés pensent nous accabler.  
Le peuple ici vous aime, et hait ces cœurs infâmes ;  
Et c'est être bien fort que régner sur tant d'âmes.  
Mais votre frère Attale adresse ici ses pas.

## NICOMÈDE

Il ne m'a jamais vu : ne me découvrez pas.

## Scène II

Laodice, Nicomède, Attale.

ATTALE

Quoi ? Madame, toujours un front inexorable ?  
Ne pourrai-je surprendre un regard favorable,  
Un regard désarmé de toutes ces rigueurs,  
Et tel qu'il est enfin quand il gagne les cœurs ?

LAODICE

Si ce front est mal propre à m'acquérir le vôtre,  
Quand j'en aurai dessein, j'en saurai prendre un autre.

ATTALE

Vous ne l'acquerrez point, puisqu'il est tout à vous.

LAODICE

Je n'ai donc pas besoin d'un visage plus doux.

ATTALE

Conservez-le, de grâce, après l'avoir su prendre.

LAODICE

C'est un bien mal acquis que j'aime mieux vous rendre.

ATTALE

Vous l'estimez trop peu pour le vouloir garder.

LAODICE

Je vous estime trop pour vouloir rien farder.  
Votre rang et le mien ne sauraient le permettre :  
Pour garder votre cœur je n'ai pas où le mettre ;  
La place est occupée, et je vous l'ai tant dit,  
Prince, que ce discours vous dût être interdit :  
On le souffre d'abord, mais la suite importune.

ATTALE

Que celui qui l'occupe a de bonne fortune !  
Et que serait heureux qui pourrait aujourd'hui  
Disputer cette place et l'emporter sur lui !

NICOMÈDE

La place à l'emporter coûterait bien des têtes,  
Seigneur : ce conquérant garde bien ses conquêtes,  
Et l'on ignore encore parmi ses ennemis  
L'art de reprendre un fort qu'une fois il a pris.

ATTALE

Celui-ci toutefois peut s'attaquer de sorte  
Que, tout vaillant qu'il est, il faudra qu'il en sorte.

LAODICE

Vous pourriez vous méprendre.

ATTALE

Et si le roi le veut ?

LAODICE

Le roi, juste et prudent, ne veut que ce qu'il peut.

ATTALE

Et que ne peut ici la grandeur souveraine ?

LAODICE

Ne parlez pas si haut : s'il est roi, je suis reine ;  
Et vers moi tout l'effort de son autorité  
N'agit que par prière et par civilité.

ATTALE

Non ; mais agir ainsi souvent c'est beaucoup dire  
Aux reines comme vous qu'on voit dans son empire ;  
Et si ce n'est assez des prières d'un roi,  
Rome qui m'a nourri vous parlera pour moi.

NICOMÈDE

Rome ! Seigneur.

ATTALE

Oui, Rome ; en êtes-vous en doute ?

NICOMÈDE

Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute ;  
Et si Rome savait de quels feux vous brûlez,

Bien loin de vous prêter l'appui dont vous parlez,  
Elle s'indignerait de voir sa créature  
À l'éclat de son nom faire une telle injure,  
Et vous dégraderait peut-être dès demain  
Du titre glorieux de citoyen romain.  
Vous l'a-t-elle donné pour mériter sa haine,  
En le déshonorant par l'amour d'une reine,  
Et ne savez-vous plus qu'il n'est princes ni rois  
Qu'elle daigne égaler à ses moindres bourgeois ?  
Pour avoir tant vécu chez ces cœurs magnanimes,  
Vous en avez bientôt oublié les maximes.  
Reprenez un orgueil digne d'elle et de vous ;  
Remplissez mieux un nom sous qui nous tremblons tous,  
Et sans plus l'abaisser à cette ignominie  
D'idolâtrer en vain la reine d'Arménie,  
Songez qu'il faut du moins, pour toucher votre cœur,  
La fille d'un tribun ou celle d'un prêteur ;  
Que Rome vous permet cette haute alliance,  
Dont vous aurait exclu le défaut de naissance,  
Si l'honneur souverain de son adoption  
Ne vous autorisait à tant d'ambition.  
Forcez, rompez, brisez de si honteuses chaînes ;  
Aux rois qu'elle méprise abandonnez les reines ;  
Et concevez enfin des vœux plus élevés,  
Pour mériter les biens qui vous sont réservés.

#### ATTALE

Si cet homme est à vous, imposez-lui silence,  
Madame, et retenez une telle insolence.  
Pour voir jusqu'à quel point elle pourrait aller,  
J'ai forcé ma colère à le laisser parler ;  
Mais je crains qu'elle échappe, et que s'il continue,  
Je ne m'obstine plus à tant de retenue.

#### NICOMÈDE

Seigneur, si j'ai raison, qu'importe à qui je sois ?  
Perd-elle de son prix pour emprunter ma voix ?  
Vous-même, amour à part, je vous en fais arbitre.  
Ce grand nom de Romain est un précieux titre ;  
Et la reine et le roi l'ont assez acheté

Pour ne se plaire pas à le voir rejeté,  
Puisqu'ils se sont privés, pour ce nom d'importance,  
Des charmantes douceurs d'élever votre enfance.  
Dès l'âge de quatre ans ils vous ont éloigné ;  
Jugez si c'est pour voir ce titre dédaigné,  
Pour vous voir renoncer, par l'hymen d'une reine,  
À la part qu'ils avaient à la grandeur romaine.  
D'un si rare trésor l'un et l'autre jaloux...

ATTALE

Madame, encore un coup, cet homme est-il à vous ?  
Et pour vous divertir est-il si nécessaire  
Que vous ne lui puissiez ordonner de se taire ?

LAODICE

Puisqu'il vous a déplu vous traitant de Romain,  
Je veux bien vous traiter de fils de souverain.  
En cette qualité vous devez reconnaître  
Qu'un prince votre aîné doit être votre maître,  
Craindre de lui déplaire, et savoir que le sang  
Ne vous empêche pas de différer de rang,  
Lui garder le respect qu'exige sa naissance,  
Et loin de lui voler son bien en son absence...

ATTALE

Si l'honneur d'être à vous est maintenant son bien,  
Dites un mot, madame, et ce sera le mien ;  
Et si l'âge à mon rang fait quelque préjudice,  
Vous en corrigerez la fatale injustice.  
Mais si je lui dois tant en fils de souverain,  
Permettez qu'une fois je vous parle en Romain.  
Sachez qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître  
Pour commander aux rois, et pour vivre sans maître ;  
Sachez que mon amour est un noble projet  
Pour éviter l'affront de me voir son sujet ;  
Sachez...

LAODICE

Je m'en doutais, Seigneur, que ma couronne  
Vous charmait bien du moins autant que ma personne ;  
Mais telle que je suis, et ma couronne et moi,

Tout est à cet aîné qui sera votre roi ;  
Et s'il était ici, peut-être en sa présence  
Vous penseriez deux fois à lui faire une offense.

ATTALE

Que ne puis-je l'y voir ! Mon courage amoureux...

NICOMÈDE

Faites quelques souhaits qui soient moins dangereux,  
Seigneur : s'il les savait, il pourrait bien lui-même  
Venir d'un tel amour venger l'objet qu'il aime.

ATTALE

Insolent ! Est-ce enfin le respect qui m'est dû ?

NICOMÈDE

Je ne sais de nous deux, Seigneur, qui l'a perdu.

ATTALE

Peux-tu bien me connaître et tenir ce langage ?

NICOMÈDE

Je sais à qui je parle, et c'est mon avantage  
Que n'étant point connu, prince, vous ne savez  
Si je vous dois respect, ou si vous m'en devez.

ATTALE

Ah ! Madame, souffrez que ma juste colère...

LAODICE

Consultez-en, Seigneur, la reine votre mère ;  
Elle entre.



## Scène III

Nicomède, Arsinoé, Laodice, Attale, Cléone.

NICOMÈDE

Instruisez mieux le prince votre fils,  
Madame, et dites-lui, de grâce, qui je suis :  
Faute de me connaître, il s'emporte, il s'égare ;  
Et ce désordre est mal dans une âme si rare :  
J'en ai pitié.

ARSINOÉ

Seigneur, vous êtes donc ici ?

NICOMÈDE

Oui, madame, j'y suis, et Métrobate aussi.

ARSINOÉ

Métrobate ! Ah ! Le traître !

NICOMÈDE

Il n'a rien dit, madame,  
Qui vous doive jeter aucun trouble dans l'âme.

ARSINOÉ

Mais qui cause, Seigneur, ce retour surprenant ?  
Et votre armée ?

NICOMÈDE

Elle est sous un bon lieutenant ;  
Et quant à mon retour, peu de chose le presse.  
J'avais ici laissé mon maître et ma maîtresse :  
Vous m'avez ôté l'un, vous, dis-je, ou les Romains ;  
Et je viens sauver l'autre et d'eux et de vos mains.

ARSINOÉ

C'est ce qui vous amène ?

NICOMÈDE

Oui, madame ; et j'espère  
Que vous m'y servirez auprès du roi mon père.

ARSINOÉ

Je vous y servirai comme vous l'espérez.

NICOMÈDE

De votre bon vouloir nous sommes assurés.

ARSINOÉ

Il ne tiendra qu'au roi qu'aux effets je ne passe.

NICOMÈDE

Vous voulez à tous deux nous faire cette grâce ?

ARSINOÉ

Tenez-vous assuré que je n'oublierai rien.

NICOMÈDE

Je connais votre cœur, ne doutez pas du mien.

ATTALE

Madame, c'est donc là le prince Nicomède ?

NICOMÈDE

Oui, c'est moi qui viens voir s'il faut que je vous cède.

ATTALE

Ah ! Seigneur, excusez si vous connaissant mal...

NICOMÈDE

Prince, faites-moi voir un plus digne rival.  
Si vous aviez dessein d'attaquer cette place,  
Ne vous départez point d'une si noble audace ;  
Mais comme à son secours je n'amène que moi,  
Ne la menacez plus de Rome ni du roi :  
Je la défendrai seul, attaquez-la de même,  
Avec tous les respects qu'on doit au diadème.  
Je veux bien mettre à part, avec le nom d'aîné,  
Le rang de votre maître où je suis destiné ;  
Et nous verrons ainsi qui fait mieux un brave homme,  
Des leçons d'Annibal, ou de celles de Rome.  
Adieu : pensez-y bien, je vous laisse y rêver.

## Scène IV

Arsinoé, Attale, Cléone.

ARSINOÉ

Quoi ? Tu faisais excuse à qui m'osait braver !

ATTALE

Que ne peut point, madame, une telle surprise ?  
Ce prompt retour me perd, et rompt votre entreprise.

ARSINOÉ

Tu l'entends mal, Attale : il la met dans ma main.  
Va trouver de ma part l'ambassadeur romain ;  
Dedans mon cabinet amène-le sans suite,  
Et de ton heureux sort laisse-moi la conduite.

ATTALE

Mais, madame, s'il faut...

ARSINOÉ

Va, n'appréhende rien,  
Et pour avancer tout, hâte cet entretien.

## Scène V

Arsinoé, Cléone.

CLÉONE

Vous lui cachez, Madame, un dessein qui le touche !

ARSINOÉ

Je crains qu'en l'apprenant son cœur ne s'effarouche ;  
Je crains qu'à la vertu par les Romains instruit  
De ce que je prépare il ne m'ôte le fruit,  
Et ne conçoive mal qu'il n'est fourbe ni crime  
Qu'un trône acquis par là ne rende légitime.

CLÉONE

J'aurais cru les Romains un peu moins scrupuleux,  
Et la mort d'Annibal m'eût fait mal juger d'eux.

ARSINOÉ

Ne leur impute pas une telle injustice :  
Un Romain seul l'a faite, et par mon artifice.  
Rome l'eût laissé vivre, et sa légalité  
N'eût point forcé les lois de l'hospitalité.  
Savante à ses dépens de ce qu'il savait faire,  
Elle le souffrait mal auprès d'un adversaire ;  
Mais quoique, par ce triste et prudent souvenir,  
De chez Antiochus elle l'ait fait bannir,  
Elle aurait vu couler sans crainte et sans envie  
Chez un prince allié les restes de sa vie :  
Le seul Flaminius, trop piqué de l'affront  
Que son père défait lui laisse sur le front ;  
Car je crois que tu sais que quand l'aigle romaine  
Vit choir ses légions aux bords de Trasimène,  
Flaminius son père en était général,  
Et qu'il y tomba mort de la main d'Annibal.  
Ce fils donc, qu'a pressé la soif de sa vengeance,  
S'est aisément rendu de mon intelligence :  
L'espoir d'en voir l'objet entre ses mains remis  
A pratiqué par lui le retour de mon fils ;  
Par lui j'ai jeté Rome en haute jalousie

De ce que Nicomède a conquis dans l'Asie,  
Et de voir Laodice unir tous ses états,  
Par l'hymen de ce prince, à ceux de Prusias :  
Si bien que le sénat prenant un juste ombrage  
D'un empire si grand sous un si grand courage,  
Il s'en est fait nommer lui-même ambassadeur,  
Pour rompre cet hymen et borner sa grandeur.  
Et voilà le seul point où Rome s'intéresse.

CLÉONE

Attale à ce dessein entreprend sa maîtresse !  
Mais que n'agissait Rome avant que le retour  
De cet amant si cher affermât son amour !

ARSINOÉ

Irriter un vainqueur en tête d'une armée  
Prête à suivre en tous lieux sa colère allumée,  
C'était trop hasarder ; et j'ai cru pour le mieux  
Qu'il fallait de son fort l'attirer en ces lieux.  
Métrobate l'a fait, par des terreurs paniques,  
Feignant de lui trahir mes ordres tyranniques,  
Et pour l'assassiner se disant suborné,  
Il l'a, grâce aux dieux, doucement amené.  
Il vient s'en plaindre au roi, lui demander justice ;  
Et sa plainte le jette au bord du précipice.  
Sans prendre aucun souci de m'en justifier,  
Je saurai m'en servir à me fortifier.  
Tantôt en le voyant j'ai fait de l'effrayée,  
J'ai changé de couleur, je me suis écriée :  
Il a cru me surprendre, et l'a cru bien en vain,  
Puisque son retour même est l'œuvre de ma main.

CLÉONE

Mais quoi que Rome fasse et qu'Attale prétende,  
Le moyen qu'à ses yeux Laodice se rende ?

ARSINOÉ

Et je n'engage aussi mon fils en cet amour  
Qu'à dessein d'éblouir le roi, Rome et la cour.  
Je n'en veux pas, Cléone, au sceptre d'Arménie :  
Je cherche à m'assurer celui de Bithynie ;

Et si ce diadème une fois est à nous,  
Que cette reine après se choisisse un époux.  
Je ne la vais presser que pour la voir rebelle,  
Que pour aigrir les cœurs de son amant et d'elle.  
Le roi, que le Romain poussera vivement,  
De peur d'offenser Rome agira chaudement,  
Et ce prince, piqué d'une juste colère,  
S'emportera sans doute, et bravera son père.  
S'il est prompt et bouillant, le roi ne l'est pas moins ;  
Et comme à l'échauffer j'appliquerai mes soins,  
Pour peu qu'à de tels coups cet amant soit sensible,  
Mon entreprise est sûre, et sa perte infaillible.  
Voilà mon cœur ouvert, et tout ce qu'il prétend.  
Mais dans mon cabinet Flaminius m'attend :  
Allons, et garde bien le secret de la reine.

CLÉONE

Vous me connaissez trop pour vous en mettre en peine.

# Acte II

## Scène première

Prusias, Araspe.

PRUSIAS

Revenir sans mon ordre, et se montrer ici !

ARASPE

Sire, vous auriez tort d'en prendre aucun souci,  
Et la haute vertu du prince Nicomède  
Pour ce qu'on peut en craindre est un puissant remède ;  
Mais tout autre que lui devrait être suspect :  
Un retour si soudain manque un peu de respect,  
Et donne lieu d'entrer en quelque défiance  
Des secrètes raisons de tant d'impatience.

PRUSIAS

Je ne les vois que trop, et sa témérité  
N'est qu'un pur attentat sur mon autorité :  
Il n'en veut plus dépendre et croit que ses conquêtes  
Au-dessus de son bras ne laissent point de têtes ;  
Qu'il est lui seul sa règle, et que sans se trahir  
Des héros tels que lui ne sauraient obéir.

ARASPE

C'est d'ordinaire ainsi que ses pareils agissent :  
À suivre leur devoir leurs hauts faits se ternissent ;  
Et ces grands cœurs, enflés du bruit de leurs combats,  
Souverains dans l'armée et parmi leurs soldats,  
Font du commandement une douce habitude,  
Pour qui l'obéissance est un métier bien rude.

PRUSIAS

Dis tout, Araspe : dis que le nom de sujet  
Réduit toute leur gloire en un rang trop abject ;

Que bien que leur naissance au trône les destine,  
Si son ordre est trop lent, leur grand cœur s'en mutine ;  
Qu'un père garde trop un bien qui leur est dû,  
Et qui perd de son prix étant trop attendu ;  
Qu'on voit naître de là mille sourdes pratiques  
Dans le gros de son peuple et dans ses domestiques ;  
Et que si l'on ne va jusqu'à trancher le cours  
De son règne ennuyeux et de ses tristes jours,  
Du moins une insolente et fausse obéissance,  
Lui laissant un vain titre, usurpe sa puissance.

#### ARASPE

C'est ce que de tout autre il faudrait redouter,  
Seigneur, et qu'en tout autre il faudrait arrêter ;  
Mais ce n'est pas pour vous un avis nécessaire :  
Le prince est vertueux, et vous êtes bon père.

#### PRUSIAS

Si je n'étais bon père, il serait criminel :  
Il doit son innocence à l'amour paternel ;  
C'est lui seul qui l'excuse et qui le justifie,  
Ou lui seul qui me trompe et qui me sacrifie,  
Car je dois craindre enfin que sa haute vertu  
Contre l'ambition n'ait en vain combattu,  
Qu'il ne force en son cœur la nature à se taire.  
Qui se lasse d'un roi peut se lasser d'un père ;  
Mille exemples sanglants nous peuvent l'enseigner :  
Il n'est rien qui ne cède à l'ardeur de régner ;  
Et depuis qu'une fois elle nous inquiète,  
La nature est aveugle, et la vertu muette.  
Te le dirai-je, Araspe ? Il m'a trop bien servi ;  
Augmentant mon pouvoir, il me l'a tout ravi :  
Il n'est plus mon sujet qu'autant qu'il le veut être ;  
Et qui me fait régner en effet est mon maître.  
Pour paraître à mes yeux son mérite est trop grand :  
On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tant.  
Tout ce qu'il a fait parle au moment qu'il m'approche ;  
Et sa seule présence est un secret reproche :  
Elle me dit toujours qu'il m'a fait trois fois roi ;  
Que je tiens plus de lui qu'il ne tiendra de moi ;



Et que si je lui laisse un jour une couronne,  
Ma tête en porte trois que sa valeur me donne.  
J'en rougis dans mon âme ; et ma confusion,  
Qui renouvelle et croît à chaque occasion,  
Sans cesse offre à mes yeux cette vue importune,  
Que qui m'en donne trois peut bien m'en ôter une ;  
Qu'il n'a qu'à l'entreprendre, et peut tout ce qu'il veut.  
Juge, Araspe, où j'en suis s'il veut tout ce qu'il peut.

#### ARASPE

Pour tout autre que lui je sais comme s'explique  
La règle de la vraie et saine politique.  
Aussitôt qu'un sujet s'est rendu trop puissant,  
Encore qu'il soit sans crime, il n'est pas innocent :  
On n'attend point alors qu'il s'ose tout permettre ;  
C'est un crime d'état que d'en pouvoir commettre ;  
Et qui sait bien régner l'empêche prudemment  
De mériter un juste et plus grand châtement,  
Et prévient, par un ordre à tous deux salutaire,  
Ou les maux qu'il prépare, ou ceux qu'il pourrait faire.  
Mais, Seigneur, pour le prince, il a trop de vertu ;  
je vous l'ai déjà dit.

#### PRUSIAS

Et m'en répondras-tu ?  
Me seras-tu garant de ce qu'il pourra faire  
Pour venger Annibal, ou pour perdre son frère ?  
Et le prends-tu pour homme à voir d'un œil égal  
Et l'amour de son frère, et la mort d'Annibal ?  
Non, ne nous flattons point, il court à sa vengeance ;  
Il en a le prétexte, il en a la puissance ;  
Il est l'astre naissant qu'adorent mes états ;  
Il est le dieu du peuple et celui des soldats.  
Sûr de ceux-ci, sans doute il vient soulever l'autre,  
Fondre avec son pouvoir sur le reste du nôtre ;  
Mais ce peu qui m'en reste, encore que languissant,  
N'est pas peut-être encore tout à fait impuissant.  
Je veux bien toutefois agir avec adresse,  
Joindre beaucoup d'honneur à bien peu de rudesse,  
Le chasser avec gloire, et mêler doucement

Le prix de son mérite à mon ressentiment ;  
Mais s'il ne m'obéit, ou s'il ose s'en plaindre,  
Quoi qu'il ait fait pour moi, quoi que j'en voie à craindre,  
Dussé-je voir par là tout l'état hasardé...

ARASPE

Il vient.

## Scène II

Prusias, Nicomède, Araspe.

PRUSIAS

Vous voilà, Prince ! Et qui vous a mandé ?

NICOMÈDE

La seule ambition de pouvoir en personne  
Mettre à vos pieds, Seigneur, encore une couronne,  
De jouir de l'honneur de vos embrassements,  
Et d'être le témoin de vos contentements.  
Après la Cappadoce heureusement unie  
Aux royaumes du Pont et de la Bithynie,  
Je viens remercier et mon père et mon roi  
D'avoir eu la bonté de s'y servir de moi,  
D'avoir choisi mon bras pour une telle gloire,  
Et fait tomber sur moi l'honneur de sa victoire.

PRUSIAS

Vous pouviez vous passer de mes embrassements,  
Me faire par écrit de tels remerciements ;  
Et vous ne deviez pas envelopper d'un crime  
Ce que votre victoire ajoute à votre estime.  
Abandonner mon camp en est un capital,  
Inexcusable en tous, et plus au général ;  
Et tout autre que vous, malgré cette conquête,  
Revenant sans mon ordre, eût payé de sa tête.

NICOMÈDE

J'ai failli, je l'avoue, et mon cœur imprudent  
A trop cru les transports d'un désir trop ardent :  
L'amour que j'ai pour vous a commis cette offense,  
Lui seul à mon devoir fait cette violence.  
Si le bien de vous voir m'était moins précieux,  
Je serais innocent, mais si loin de vos yeux,  
Que j'aime mieux, Seigneur, en perdre un peu d'estime  
Et qu'un bonheur si grand me coûte un petit crime,  
Qui ne craindra jamais la plus sévère loi,  
Si l'amour juge en vous ce qu'il a fait en moi.

## PRUSIAS

La plus mauvaise excuse est assez pour un père,  
Et sous le nom d'un fils toute faute est légère :  
Je ne veux voir en vous que mon unique appui.  
Recevez tout l'honneur qu'on vous doit aujourd'hui :  
L'ambassadeur romain me demande audience ;  
Il verra ce qu'en vous je prends de confiance ;  
Vous l'écoutez, prince, et répondrez pour moi.  
Vous êtes aussi bien le véritable roi ;  
Je n'en suis plus que l'ombre, et l'âge ne m'en laisse  
Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend à ma vieillesse ;  
Je n'ai plus que deux jours peut-être à le garder :  
L'intérêt de l'état vous doit seul regarder.  
Prenez-en aujourd'hui la marque la plus haute ;  
Mais gardez-vous aussi d'oublier votre faute ;  
Et comme elle fait brèche au pouvoir souverain,  
Pour la bien réparer, retournez dès demain.  
Remettez en éclat la puissance absolue :  
Attendez-la de moi comme je l'ai reçue,  
Inviolable, entière ; et n'autorisez pas  
De plus méchants que vous à la mettre plus bas.  
Le peuple qui vous voit, la cour qui vous contemple,  
Vous désobéiraient sur votre propre exemple :  
Donnez-leur-en un autre, et montrez à leurs yeux  
Que nos premiers sujets obéissent le mieux.

## NICOMÈDE

J'obéirai, Seigneur, et plus tôt qu'on ne pense ;  
Mais je demande un prix de mon obéissance.  
La reine d'Arménie est due à ses états,  
Et j'en vois les chemins ouverts par nos combats.  
Il est temps qu'en son ciel cet astre aille reluire :  
De grâce, accordez-moi l'honneur de l'y conduire.

## PRUSIAS

Il n'appartient qu'à vous, et cet illustre emploi  
Demande un roi lui-même, ou l'héritier d'un roi ;  
Mais pour la renvoyer jusqu'en son Arménie,  
Vous savez qu'il y faut quelque cérémonie :  
Tandis que je ferai préparer son départ,  
Vous irez dans mon camp l'attendre de ma part.

NICOMÈDE

Elle est prête à partir sans plus grand équipage.

PRUSIAS

Je n'ai garde à son rang de faire un tel outrage.  
Mais l'ambassadeur entre, il le faut écouter ;  
Puis nous verrons quel ordre on y doit apporter.

## Scène III

Prusias, Nicomède, Flaminius, Araspe.

FLAMINIUS

Sur le point de partir, Rome, Seigneur, me mande  
Que je vous fasse encore pour elle une demande.  
Elle a nourri vingt ans un prince votre fils ;  
Et vous pouvez juger les soins qu'elle en a pris  
Par les hautes vertus et les illustres marques  
Qui font briller en lui le sang de vos monarques.  
Surtout il est instruit en l'art de bien régner :  
C'est à vous de le croire, et de le témoigner.  
Si vous faites état de cette nourriture,  
Donnez ordre qu'il règne : elle vous en conjure ;  
Et vous offenseriez l'estime qu'elle en fait  
Si vous le laissiez vivre et mourir en sujet.  
Faites donc aujourd'hui que je lui puisse dire  
Où vous lui destinez un souverain empire.

PRUSIAS

Les soins qu'ont pris de lui le peuple et le sénat  
Ne trouveront en moi jamais un père ingrat :  
Je crois que pour régner il en a les mérites,  
Et n'en veux point douter après ce que vous dites ;  
Mais vous voyez, Seigneur, le prince son aîné,  
Dont le bras généreux trois fois m'a couronné ;  
Il ne fait que sortir encore d'une victoire ;  
Et pour tant de hauts faits je lui dois quelque gloire :  
Souffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moi.

NICOMÈDE

Seigneur, c'est à vous seul de faire Attale roi.

PRUSIAS

C'est votre intérêt seul que sa demande touche.

NICOMÈDE

Le vôtre toutefois m'ouvrira seul la bouche.  
De quoi se mêle Rome, et d'où prend le sénat,

Vous vivant, vous régnant, ce droit sur votre état ?  
Vivez, réglez, Seigneur, jusqu'à la sépulture,  
Et laissez faire après, ou Rome, ou la nature.

PRUSIAS

Pour de pareils amis il faut se faire effort.

NICOMÈDE

Qui partage vos biens aspire à votre mort ;  
Et de pareils amis, en bonne politique...

PRUSIAS

Ah ! Ne me brouillez point avec la république :  
Portez plus de respect à de tels alliés.

NICOMÈDE

Je ne puis voir sous eux les rois humiliés ;  
Et quel que soit ce fils que Rome vous renvoie,  
Seigneur, je lui rendrais son présent avec joie.  
S'il est si bien instruit en l'art de commander,  
C'est un rare trésor qu'elle devrait garder,  
Et conserver chez soi sa chère nourriture,  
Ou pour le consulat, ou pour la dictature.

FLAMINIUS

Seigneur, dans ce discours qui nous traite si mal,  
Vous voyez un effet des leçons d'Annibal ;  
Ce perfide ennemi de la grandeur romaine  
N'en a mis en son cœur que mépris et que haine.

NICOMÈDE

Non, mais il m'a surtout laissé ferme en ce point,  
D'estimer beaucoup Rome, et ne la craindre point.  
On me croit son disciple, et je le tiens à gloire ;  
Et quand Flaminius attaque sa mémoire,  
Il doit savoir qu'un jour il me fera raison  
D'avoir réduit mon maître au secours du poison,  
Et n'oublier jamais qu'autrefois ce grand homme  
Commença par son père à triompher de Rome.

FLAMINIUS

Ah ! C'est trop m'outrager !

## NICOMÈDE

N'outragez plus les morts.

## PRUSIAS

Et vous, ne cherchez point à former de discords :  
Parlez, et nettement, sur ce qu'il me propose.

## NICOMÈDE

Eh bien ! S'il est besoin de répondre autre chose,  
Attale doit régner, Rome l'a résolu ;  
Et puisqu'elle a partout un pouvoir absolu,  
C'est aux rois d'obéir alors qu'elle commande.  
Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'âme grande,  
Et toutes les grandeurs dont se fait un grand roi ;  
Mais c'est trop que d'en croire un Romain sur sa foi.  
Par quelque grand effet voyons s'il en est digne,  
S'il a cette vertu, cette valeur insigne :  
Donnez-lui votre armée, et voyons ces grands coups ;  
Qu'il en fasse pour lui ce que j'ai fait pour vous ;  
Qu'il règne avec éclat sur sa propre conquête,  
Et que de sa victoire il couronne sa tête.  
Je lui prête mon bras, et veux dès maintenant,  
S'il daigne s'en servir, être son lieutenant.  
L'exemple des Romains m'autorise à le faire :  
Le fameux Scipion le fut bien de son frère ;  
Et lorsqu'Antiochus fut par eux détrôné,  
Sous les lois du plus jeune on vit marcher l'aîné.  
Les bords de l'Hellespont, ceux de la mer Égée,  
Les restes de l'Asie à nos côtés rangée,  
Offrent une matière à son ambition...

## FLAMINIUS

Rome prend tout ce reste en sa protection ;  
Et vous n'y pouvez plus étendre vos conquêtes,  
Sans attirer sur vous d'effroyables tempêtes.

## NICOMÈDE

J'ignore sur ce point les volontés du roi ;  
Mais peut-être qu'un jour je dépendrai de moi,  
Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.



Vous pouvez cependant faire munir ces places,  
Préparer un obstacle à mes nouveaux desseins,  
Disposer de bonne heure un secours de Romains ;  
Et si Flaminius en est le capitaine,  
Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimène.

PRUSIAS

Prince, vous abusez trop tôt de ma bonté :  
Le rang d'ambassadeur doit être respecté ;  
Et l'honneur souverain qu'ici je vous défère...

NICOMÈDE

Ou laissez-moi parler, sire, ou faites-moi taire.  
Je ne sais point répondre autrement pour un roi  
À qui dessus son trône on veut faire la loi.

PRUSIAS

Vous m'offensez moi-même en parlant de la sorte,  
Et vous devez dompter l'ardeur qui vous emporte.

NICOMÈDE

Quoi ? Je verrai, Seigneur, qu'on borne vos états,  
Qu'au milieu de ma course on m'arrête le bras,  
Que de vous menacer on a même l'audace,  
Et je ne rendrai point menace pour menace !  
Et je remercierai qui me dit hautement  
Qu'il ne m'est plus permis de vaincre impunément !

PRUSIAS

Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de son âge ;  
Le temps et la raison pourront le rendre sage.

NICOMÈDE

La raison et le temps m'ouvrent assez les yeux,  
Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux.  
Si j'avais jusqu'ici vécu comme ce frère,  
Avec une vertu qui fût imaginaire  
(car je l'appelle ainsi quand elle est sans effets ;  
Et l'admiration de tant d'hommes parfaits  
Dont il a vu dans Rome éclater le mérite,  
N'est pas grande vertu si l'on ne les imite) ;

Si j'avais donc vécu dans ce même repos  
 Qu'il a vécu dans Rome auprès de ses héros,  
 Elle me laisserait la Bithynie entière,  
 Telle que de tout temps l'aîné la tient d'un père,  
 Et s'empresserait moins à le faire régner,  
 Si vos armes sous moi n'avaient su rien gagner.  
 Mais parce qu'elle voit avec la Bithynie  
 Par trois sceptres conquis trop de puissance unie,  
 Il faut la diviser ; et dans ce beau projet,  
 Ce prince est trop bien né pour vivre mon sujet !  
 Puisqu'il peut la servir à me faire descendre,  
 Il a plus de vertu que n'en eut Alexandre ;  
 Et je lui dois quitter, pour le mettre en mon rang,  
 Le bien de mes aïeux, ou le prix de mon sang.  
 Grâce aux immortels, l'effort de mon courage  
 Et ma grandeur future ont mis Rome en ombrage :  
 Vous pouvez l'en guérir, Seigneur, et promptement ;  
 Mais n'exigez d'un fils aucun consentement :  
 Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse  
 Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

#### FLAMINIUS

À ce que je puis voir, vous avez combattu,  
 Prince, par intérêt, plutôt que par vertu.  
 Les plus rares exploits que vous ayez pu faire  
 N'ont jeté qu'un dépôt sur la tête d'un père :  
 Il n'est que gardien de leur illustre prix,  
 Et ce n'est que pour vous que vous avez conquis,  
 Puisque cette grandeur à son trône attachée  
 Sur nul autre que vous ne peut être épanchée.  
 Certes, je vous croyais un peu plus généreux :  
 Quand les Romains le sont, ils ne font rien pour eux.  
 Scipion, dont tantôt vous vantiez le courage,  
 Ne voulait point régner sur les murs de Carthage ;  
 Et de tout ce qu'il fit pour l'empire romain  
 Il n'en eut que la gloire et le nom d'Africain.  
 Mais on ne voit qu'à Rome une vertu si pure :  
 Le reste de la terre est d'une autre nature.

Quant aux raisons d'état qui vous font concevoir  
 Que nous craignons en vous l'union du pouvoir,

Si vous en consultiez des têtes bien sensées,  
Elles vous déferaient de ces belles pensées :  
Par respect pour le roi je ne dis rien de plus.  
Prenez quelque loisir de rêver là-dessus ;  
Laissez moins de fumée à vos feux militaires,  
Et vous pourrez avoir des visions plus claires.

#### NICOMÈDE

Le temps pourra donner quelque décision  
Si la pensée est belle, ou si c'est vision.  
Cependant...

#### FLAMINIUS

Cependant, si vous trouvez des charmes  
À pousser plus avant la gloire de vos armes,  
Nous ne la bornons point ; mais comme il est permis  
Contre qui que ce soit de servir ses amis,  
Si vous ne le savez, je veux bien vous l'apprendre,  
Et vous en donne avis pour ne vous pas surprendre.

Au reste, soyez sûr que vous posséderez  
Tout ce qu'en votre cœur déjà vous dévorez :  
Le Pont sera pour vous avec la Galatie,  
Avec la Cappadoce, avec la Bithynie.  
Ce bien de vos aïeux, ces prix de votre sang,  
Ne mettront point Attale en votre illustre rang ;  
Et puisque leur partage est pour vous un supplice,  
Rome n'a pas dessein de vous faire injustice.  
Ce prince régnera sans rien prendre sur vous.

La reine d'Arménie a besoin d'un époux,  
Seigneur ; l'occasion ne peut être plus belle :  
Elle vit sous vos lois, et vous disposez d'elle.

#### NICOMÈDE

Voilà le vrai secret de faire Attale roi,  
Comme vous l'avez dit, sans rien prendre sur moi.  
La pièce est délicate, et ceux qui l'ont tissée  
À de si longs détours font une digne issue.  
Je n'y réponds qu'un mot, étant sans intérêt.

Traitez cette princesse en reine comme elle est :  
Ne touchez point en elle aux droits du diadème,

Ou pour les maintenir je périrai moi-même.  
Je vous en donne avis, et que jamais les rois,  
Pour vivre en nos états, ne vivent sous nos lois ;  
Qu'elle seule en ces lieux d'elle-même dispose.

PRUSIAS

N'avez-vous, Nicomède, à lui dire autre chose ?

NICOMÈDE

Non, Seigneur, si ce n'est que la reine, après tout,  
Sachant ce que je puis, me pousse trop à bout.

PRUSIAS

Contre elle, dans ma cour, que peut votre insolence ?

NICOMÈDE

Rien du tout, que garder ou rompre le silence.  
Une seconde fois avisez, s'il vous plaît,  
À traiter Laodice en reine comme elle est :  
c'est moi qui vous en prie.

## Scène IV

Prusias, Flaminius, Araspe.

FLAMINIUS

Eh quoi ! Toujours obstacle ?

PRUSIAS

De la part d'un amant ce n'est pas grand miracle.  
Cet orgueilleux esprit, enflé de ses succès,  
Pense bien de son cœur nous empêcher l'accès ;  
Mais il faut que chacun suive sa destinée.  
L'amour entre les rois ne fait pas l'hyménée,  
Et les raisons d'état, plus fortes que ses nœuds,  
Trouvent bien les moyens d'en éteindre les feux.

FLAMINIUS

Comme elle a de l'amour, elle aura du caprice.

PRUSIAS

Non, non : je vous répons, Seigneur, de Laodice ;  
Mais enfin elle est reine, et cette qualité  
Semble exiger de nous quelque civilité.  
J'ai sur elle après tout une puissance entière ;  
Mais j'aime à la cacher sous le nom de prière.  
Rendons-lui donc visite, et comme ambassadeur,  
Proposez cet hymen vous-même à sa grandeur.  
Je seconderai Rome, et veux vous introduire.  
Puisqu'elle est en nos mains, l'amour ne vous peut nuire.  
Allons de sa réponse à votre compliment  
Prendre l'occasion de parler hautement.

# Acte III

## Scène première

Prusias, Flaminius, Laodice.

PRUSIAS

Reine, puisque ce titre a pour vous tant de charmes,  
Sa perte vous devrait donner quelques alarmes :  
Qui tranche trop du roi ne règne pas longtemps.

LAODICE

J'observerai, Seigneur, ces avis importants ;  
Et si jamais je règne, on verra la pratique  
D'une si salutaire et noble politique.

PRUSIAS

Vous vous mettez fort mal au chemin de régner.

LAODICE

Seigneur, si je m'égare, on peut me l'enseigner.

PRUSIAS

Vous méprisez trop Rome, et vous devriez faire  
Plus d'estime d'un roi qui vous tient lieu de père.

LAODICE

Vous verriez qu'à tous deux je rends ce que je dois,  
Si vous vouliez mieux voir ce que c'est qu'être roi.

Recevoir ambassade en qualité de reine,  
Ce serait à vos yeux faire la souveraine,  
Entreprendre sur vous, et dedans votre état  
Sur votre autorité commettre un attentat.  
Je la refuse donc, Seigneur, et me dénie  
L'honneur qui ne m'est dû que dans mon Arménie.  
C'est là que sur mon trône avec plus de splendeur  
Je puis honorer Rome en son ambassadeur,  
Faire réponse en reine, et comme le mérite

Et de qui l'on me parle, et qui m'en sollicite.  
Ici c'est un métier que je n'entends pas bien,  
Car hors de l'Arménie enfin je ne suis rien ;  
Et ce grand nom de reine ailleurs ne m'autorise  
Qu'à n'y voir point de trône à qui je sois soumise,  
À vivre indépendante, et n'avoir en tous lieux  
Pour souverains que moi, la raison, et les dieux.

#### PRUSIAS

Ces dieux vos souverains, et le roi votre père,  
De leur pouvoir sur vous m'ont fait dépositaire ;  
Et vous pourrez peut-être apprendre une autre fois  
Ce que c'est en tous lieux que la raison des rois.  
Pour en faire l'épreuve allons en Arménie :  
Je vais vous y remettre en bonne compagnie ;  
Partons ; et dès demain, puisque vous le voulez,  
Préparez-vous à voir vos pays désolés ;  
Préparez-vous à voir par toute votre terre  
Ce qu'ont de plus affreux les fureurs de la guerre,  
Des montagnes de morts, des rivières de sang.

#### LAODICE

Je perdrai mes états, et garderai mon rang ;  
Et ces vastes malheurs où mon orgueil me jette  
Me feront votre esclave, et non votre sujette :  
Ma vie est en vos mains, mais non ma dignité.

#### PRUSIAS

Nous ferons bien changer ce courage indompté ;  
Et quand vos yeux, frappés de toutes ces misères,  
Verront Attale assis au trône de vos pères,  
Alors peut-être, alors vous le prierez en vain  
Que pour y remonter il vous donne la main.

#### LAODICE

Si jamais jusque-là votre guerre m'engage,  
Je serai bien changée et d'âme et de courage.  
Mais peut-être, Seigneur, vous n'irez pas si loin :  
Les dieux de ma fortune auront un peu de soin ;  
Ils vous inspireront, ou trouveront un homme  
Contre tant de héros que vous prêtera Rome.

## PRUSIAS

Sur un présomptueux vous fondez votre appui ;  
Mais il court à sa perte, et vous traîne avec lui.

Pensez-y bien, madame, et faites-vous justice :  
Choisissez d'être reine, ou d'être Laodice ;  
Et pour dernier avis que vous aurez de moi,  
Si vous voulez régner, faites Attale roi.  
Adieu.



## Scène II

Flaminius, Laodice.

FLAMINIUS

Madame, enfin une vertu parfaite...

LAODICE

Suivez le roi, Seigneur, votre ambassade est faite ;  
Et je vous dis encore, pour ne vous point flatter,  
Qu'ici je ne la dois ni la veux écouter.

FLAMINIUS

Et je vous parle aussi, dans ce péril extrême,  
Moins en ambassadeur qu'en homme qui vous aime,  
Et qui touché du sort que vous vous préparez,  
Tâche à rompre le cours des maux où vous courez.  
J'ose donc comme ami vous dire en confidence  
Qu'une vertu parfaite a besoin de prudence,  
Et doit considérer, pour son propre intérêt,  
Et les temps où l'on vit, et les lieux où l'on est.  
La grandeur de courage en une âme royale  
N'est sans cette vertu qu'une vertu brutale,  
Que son mérite aveugle, et qu'un faux jour d'honneur  
Jette en un tel divorce avec le vrai bonheur,  
Qu'elle-même se livre à ce qu'elle doit craindre,  
Ne se fait admirer que pour se faire plaindre,  
Que pour nous pouvoir dire, après un grand soupir :  
« J'avais droit de régner, et n'ai su m'en servir. »  
Vous irritez un roi dont vous voyez l'armée  
Nombreuse, obéissante, à vaincre accoutumée ;  
Vous êtes en ses mains, vous vivez dans sa cour.

LAODICE

Je ne sais si l'honneur eut jamais un faux jour,  
Seigneur ; mais je veux bien vous répondre en amie.  
Ma prudence n'est pas tout à fait endormie ;  
Et sans examiner par quel destin jaloux  
La grandeur de courage est si mal avec vous,  
Je veux vous faire voir que celle que j'étale

N'est pas tant qu'il vous semble une vertu brutale ;  
Que si j'ai droit au trône, elle s'en veut servir,  
Et sait bien repousser qui me le veut ravir.

Je vois sur la frontière une puissante armée,  
Comme vous l'avez dit, à vaincre accoutumée ;  
Mais par quelle conduite, et sous quel général ?  
Le roi, s'il s'en fait fort, pourrait s'en trouver mal ;  
Et s'il voulait passer de son pays au nôtre,  
Je lui conseillerais de s'assurer d'une autre.  
Mais je vis dans sa cour, je suis dans ses états,  
Et j'ai peu de raison de ne le craindre pas.  
Seigneur, dans sa cour même, et hors de l'Arménie,  
La vertu trouve appui contre la tyrannie.  
Tout son peuple a des yeux pour voir quel attentat  
Font sur le bien public les maximes d'état :  
Il connaît Nicomède, il connaît sa marâtre,  
Il en sait, il en voit la haine opiniâtre ;  
Il voit la servitude où le roi s'est soumis,  
Et connaît d'autant mieux les dangereux amis.

Pour moi, que vous croyez au bord du précipice,  
Bien loin de mépriser Attale par caprice,  
J'évite les mépris qu'il recevrait de moi,  
S'il tenait de ma main la qualité de roi.  
Je le regarderais comme une âme commune,  
Comme un homme mieux né pour une autre fortune,  
Plus mon sujet qu'époux, et le nœud conjugal  
Ne le tirerait pas de ce rang inégal.  
Mon peuple à mon exemple en ferait peu d'estime.  
Ce serait trop, Seigneur, pour un cœur magnanime :  
Mon refus lui fait grâce, et malgré ses désirs,  
J'épargne à sa vertu d'éternels déplaisirs.

#### FLAMINIUS

Si vous me dites vrai, vous êtes ici reine :  
Sur l'armée et la cour je vous vois souveraine ;  
Le roi n'est qu'une idée, et n'a de son pouvoir  
Que ce que par pitié vous lui laissez avoir.  
Quoi ? Même vous allez jusques à faire grâce !  
Après cela, madame, excusez mon audace ;  
Souffrez que Rome enfin vous parle par ma voix :

Recevoir ambassade est encore de vos droits ;  
Ou si ce nom vous choque ailleurs qu'en Arménie,  
Comme simple Romain souffrez que je vous die  
Qu'être allié de Rome, et s'en faire un appui,  
C'est l'unique moyen de régner aujourd'hui ;  
Que c'est par là qu'on tient ses voisins en contrainte,  
Ses peuples en repos, ses ennemis en crainte ;  
Qu'un prince est dans son trône à jamais affermi  
Quand il est honoré du nom de son ami ;  
Qu'Attale avec ce titre est plus roi, plus monarque  
Que tous ceux dont le front ose en porter la marque ;  
Et qu'enfin...

#### LAODICE

Il suffit ; je vois bien ce que c'est :  
Tous les rois ne sont rois qu'autant comme il vous plaît ;  
Mais si de leurs états Rome à son gré dispose,  
Certes pour son Attale elle fait peu de chose ;  
Et qui tient en sa main tant de quoi lui donner  
À mendier pour lui devrait moins s'obstiner.  
Pour un prince si cher sa réserve m'étonne ;  
Que ne me l'offre-t-elle avec une couronne ?  
C'est trop m'importuner en faveur d'un sujet,  
Moi qui tiendrais un roi pour un indigne objet,  
S'il venait par votre ordre, et si votre alliance  
Souillait entre ses mains la suprême puissance.  
Ce sont des sentiments que je ne puis trahir :  
Je ne veux point de rois qui sachent obéir ;  
Et puisque vous voyez mon âme toute entière,  
Seigneur, ne perdez plus menace ni prière.

#### FLAMINIUS

Puis-je ne pas vous plaindre en cet aveuglement ?  
Madame, encore un coup, pensez-y mûrement :  
Songez mieux ce qu'est Rome et ce qu'elle peut faire ;  
Et si vous vous aimez, craignez de lui déplaire.  
Carthage étant détruite, Antiochus défait,  
Rien de nos volontés ne peut troubler l'effet :  
Tout fléchit sur la terre, et tout tremble sur l'onde ;  
Et Rome est aujourd'hui la maîtresse du monde.

## LAODICE

La maîtresse du monde ! Ah ! Vous me feriez peur,  
S'il ne s'en fallait pas l'Arménie et mon cœur,  
Si le grand Annibal n'avait qui lui succède,  
S'il ne revivait pas au prince Nicomède,  
Et s'il n'avait laissé dans de si dignes mains  
L'infaillible secret de vaincre les Romains.  
Un si vaillant disciple aura bien le courage  
D'en mettre jusqu'au bout les leçons en usage :  
L'Asie en fait l'épreuve, où trois sceptres conquis  
Font voir en quelle école il en a tant appris.  
Ce sont des coups d'essai, mais si grands que peut-être  
Le Capitole a droit d'en craindre un coup de maître,  
Et qu'il ne puisse un jour...

## FLAMINIUS

Ce jour est encore loin,  
Madame, et quelques-uns vous diront, au besoin,  
Quels dieux du haut en bas renversent les profanes,  
Et que même au sortir de Trébie et de Cannes,  
Son ombre épouvanta votre grand Annibal.  
Mais le voici, ce bras à Rome si fatal.

## Scène III

Nicomède, Laodice, Flaminius.

NICOMÈDE

Ou Rome à ses agents donne un pouvoir bien large,  
Ou vous êtes bien long à faire votre charge.

FLAMINIUS

Je sais quel est mon ordre, et si j'en sors ou non,  
C'est à d'autres qu'à vous que j'en rendrai raison.

NICOMÈDE

Allez-y donc, de grâce, et laissez à ma flamme  
Le bonheur à son tour d'entretenir madame :  
Vous avez dans son cœur fait de si grands progrès,  
Et vos discours pour elle ont de si grands attraits,  
Que sans de grands efforts je n'y pourrai détruire  
Ce que votre harangue y voulait introduire.

FLAMINIUS

Les malheurs où la plonge une indigne amitié  
Me faisaient lui donner un conseil par pitié.

NICOMÈDE

Lui donner de la sorte un conseil charitable,  
C'est être ambassadeur et tendre et pitoyable.  
Vous a-t-il conseillé beaucoup de lâchetés,  
Madame ?

FLAMINIUS

Ah ! C'en est trop ; et vous vous emportez.

NICOMÈDE

Je m'emporte ?

FLAMINIUS

Sachez qu'il n'est point de contrée  
Où d'un ambassadeur la dignité sacrée...

NICOMÈDE

Ne nous vantez plus tant son rang et sa splendeur :  
Qui fait le conseiller n'est plus ambassadeur ;

Il excède sa charge, et lui-même y renonce.  
Mais dites-moi, madame, a-t-il eu sa réponse ?

LAODICE

Oui, Seigneur.

NICOMÈDE

Sachez donc que je ne vous prends plus  
Que pour l'agent d'Attale, et pour Flaminius ;  
Et si vous me fâchiez, j'ajouterais peut-être  
Que pour l'empoisonneur d'Annibal, de mon maître.  
Voilà tous les honneurs que vous aurez de moi :  
S'ils ne vous satisfont, allez vous plaindre au roi.

FLAMINIUS

Il me fera justice, encore qu'il soit bon père,  
Ou Rome à son refus se la saura bien faire.

NICOMÈDE

Allez de l'un et l'autre embrasser les genoux.

FLAMINIUS

Les effets répondront. Prince, pensez à vous.

## Scène IV

Nicomède, Laodice.

NICOMÈDE

Cet avis est plus propre à donner à la reine.  
Ma générosité cède enfin à sa haine :  
Je l'épargnais assez pour ne découvrir pas  
Les infâmes projets de ses assassinats ;  
Mais enfin on m'y force, et tout son crime éclate.  
J'ai fait entendre au roi Zénon et Métrobate ;  
Et comme leur rapport a de quoi l'étonner,  
Lui-même il prend le soin de les examiner.

LAODICE

Je ne sais pas, Seigneur, quelle en sera la suite ;  
Mais je ne comprends point toute cette conduite,  
Ni comme à cet éclat la reine vous contraint.  
Plus elle vous doit craindre, et moins elle vous craint ;  
Et plus vous la pouvez accabler d'infamie,  
Plus elle vous attaque en mortelle ennemie.

NICOMÈDE

Elle prévient ma plainte, et cherche adroitement  
À la faire passer pour un ressentiment ;  
Et ce masque trompeur de fausse hardiesse  
Nous déguise sa crainte et couvre sa faiblesse.

LAODICE

Les mystères de cour souvent sont si cachés  
Que les plus clairvoyants y sont bien empêchés.  
Lorsque vous n'étiez point ici pour me défendre,  
Je n'avais contre Attale aucun combat à rendre ;  
Rome ne songeait point à troubler notre amour :  
Bien plus, on ne vous souffre ici que ce seul jour ;  
Et dans ce même jour Rome, en votre présence,  
Avec chaleur pour lui presse mon alliance.  
Pour moi, je ne vois goutte en ce raisonnement,  
Qui n'attend point le temps de votre éloignement,  
Et j'ai devant les yeux toujours quelque nuage

Qui m'offusque la vue et m'y jette un ombrage.  
Le roi chérit sa femme, il craint Rome ; et pour vous,  
S'il ne voit vos hauts faits d'un œil un peu jaloux,  
Du moins, à dire tout, je ne saurais vous taire  
Qu'il est trop bon mari pour être assez bon père.  
Voyez quel contretemps Attale prend ici !  
Qui l'appelle avec nous ? Quel projet ? Quel souci ?  
Je conçois mal, Seigneur, ce qu'il faut que j'en pense ;  
Mais j'en romprai le coup, s'il y faut ma présence.  
Je vous quitte.



## Scène V

Nicomède, Attale, Laodice.

ATTALE

Madame, un si doux entretien  
N'est plus charmant pour vous quand j'y mêle le mien.

LAODICE

Votre importunité, que j'ose dire extrême,  
Me peut entretenir en un autre moi-même :  
Il connaît tout mon cœur, et répondra pour moi,  
Comme à Flaminius il a fait pour le roi.

## Scène VI

Nicomède, Attale.

ATTALE

Puisque c'est la chasser, Seigneur, je me retire.

NICOMÈDE

Non, non ; j'ai quelque chose aussi bien à vous dire,  
Prince. J'avais mis bas, avec le nom d'ainé,  
L'avantage du trône où je suis destiné ;  
Et voulant seul ici défendre ce que j'aime,  
Je vous avais prié de l'attaquer de même,  
Et de ne mêler point surtout dans vos desseins  
Ni le secours du roi, ni celui des Romains.  
Mais ou vous n'avez pas la mémoire fort bonne,  
Ou vous n'y mettez rien de ce qu'on vous ordonne.

ATTALE

Seigneur, vous me forcez à m'en souvenir mal,  
Quand vous n'achevez pas de rendre tout égal :  
Vous vous défaites bien de quelques droits d'aïnesse ;  
Mais vous défaites-vous du cœur de la princesse,  
De toutes les vertus qui vous en font aimer,  
Des hautes qualités qui savent tout charmer,  
De trois sceptres conquis, du gain de six batailles,  
Des glorieux assauts de plus de cent murailles ?  
Avec de tels seconds rien n'est pour vous douteux.  
Rendez donc la princesse égale entre nous deux :  
Ne lui laissez plus voir ce long amas de gloire  
Qu'à pleines mains sur vous a versé la victoire ;  
Et faites qu'elle puisse oublier une fois  
Et vos rares vertus, et vos fameux exploits ;  
Ou contre son amour, contre votre vaillance,  
Souffrez Rome et le roi dedans l'autre balance :  
Le peu qu'ils ont gagné vous fait assez juger  
Qu'ils n'y mettront jamais qu'un contrepoids léger.

NICOMÈDE

C'est n'avoir pas perdu tout votre temps à Rome,  
Que vous savoir ainsi défendre en galant homme :  
Vous avez de l'esprit, si vous n'avez du cœur.

## Scène VII

Arsinoé, Nicomède, Attale, Araspe.

ARASPE

Seigneur, le roi vous mande.

NICOMÈDE

Il me mande ?

ARASPE

Oui, Seigneur.

ARSINOÉ

Prince, la calomnie est aisée à détruire.

NICOMÈDE

J'ignore à quel sujet vous m'en venez instruire,  
Moi qui ne doute point de cette vérité,  
madame.

ARSINOÉ

Si jamais vous n'en aviez douté,  
Prince, vous n'auriez pas, sous l'espoir qui vous flatte,  
Amené de si loin Zénon et Métrobate.

NICOMÈDE

Je m'obstinais, madame, à tout dissimuler ;  
Mais vous m'avez forcé de les faire parler.

ARSINOÉ

La vérité les force, et mieux que vos largesses.  
Ces hommes du commun tiennent mal leurs promesses :  
Tous deux en ont plus dit qu'ils n'avaient résolu.

NICOMÈDE

J'en suis fâché pour vous, mais vous l'avez voulu.

ARSINOÉ

Je le veux bien encore, et je n'en suis fâchée  
Que d'avoir vu par là votre vertu tachée,

Et qu'il faille ajouter à vos titres d'honneur  
La noble qualité de mauvais suborneur.

NICOMÈDE

Je les ai subornés contre vous à ce conte ?

ARSINOÉ

J'en ai le déplaisir, vous en aurez la honte.

NICOMÈDE

Et vous pensez par là leur ôter tout crédit ?

ARSINOÉ

Non, Seigneur : je me tiens à ce qu'ils en ont dit.

NICOMÈDE

Qu'ont-ils dit qui vous plaise, et que vous vouliez croire ?

ARSINOÉ

Deux mots de vérité qui vous comblent de gloire.

NICOMÈDE

Peut-on savoir de vous ces deux mots importants ?

ARASPE

Seigneur, le roi s'ennuie, et vous tardez longtemps.

ARSINOÉ

Vous les saurez de lui, c'est trop le faire attendre.

NICOMÈDE

Je commence, madame, enfin à vous entendre :  
Son amour conjugal, chassant le paternel,  
Vous fera l'innocente, et moi le criminel.  
Mais...

ARSINOÉ

Achevez, Seigneur ; ce mais, que veut-il dire ?

NICOMÈDE

Deux mots de vérité qui font que je respire.

ARSINOË

Peut-on savoir de vous ces deux mots importants ?

NICOMÈDE

Vous les saurez du roi, je tarde trop longtemps.

## Scène VIII

Arsinoé, Attale.

ARSINOÉ

Nous triomphons, Attale ; et ce grand Nicomède  
Voit quelle digne issue à ses fourbes succède.  
Les deux accusateurs que lui-même a produits,  
Que pour l'assassiner je dois avoir séduits,  
Pour me calomnier subornés par lui-même,  
N'ont su bien soutenir un si noir stratagème.  
Tous deux m'ont accusée, et tous deux avoué  
L'infâme et lâche tour qu'un prince m'a joué.  
Qu'en présence des rois les vérités sont fortes !  
Que pour sortir d'un cœur elles trouvent de portes !  
Qu'on en voit le mensonge aisément confondu !  
Tous deux voulaient me perdre, et tous deux l'ont perdu.

ATTALE

Je suis ravi de voir qu'une telle imposture  
Ait laissé votre gloire et plus grande et plus pure ;  
Mais pour l'examiner et bien voir ce que c'est,  
Si vous pouviez vous mettre un peu hors d'intérêt,  
Vous ne pourriez jamais, sans un peu de scrupule,  
Avoir pour deux méchants une âme si crédule.  
Ces perfides tous deux se sont dits aujourd'hui  
Et subornés par vous, et subornés par lui :  
Contre tant de vertus, contre tant de victoires,  
Doit-on quelque croyance à des âmes si noires ?  
Qui se confesse traître est indigne de foi.

ARSINOÉ

Vous êtes généreux, Attale, et je le vois,  
Même de vos rivaux la gloire vous est chère.

ATTALE

Si je suis son rival, je suis aussi son frère ;  
Nous ne sommes qu'un sang, et ce sang dans mon cœur  
À peine à le passer pour calomniateur.

ARSINOÉ

Et vous en avez moins à me croire assassine,  
Moi dont la perte est sûre, à moins que sa ruine ?

ATTALE

Si contre lui j'ai peine à croire ces témoins,  
Quand ils vous accusaient je les croyais bien moins.  
Votre vertu, madame, est au-dessus du crime.  
Souffrez donc que pour lui je garde un peu d'estime :  
La sienne dans la cour lui fait mille jaloux,  
Dont quelqu'un a voulu le perdre auprès de vous ;  
Et ce lâche attentat n'est qu'un trait de l'envie  
Qui s'efforce à noircir une si belle vie.

Pour moi, si par soi-même on peut juger d'autrui,  
Ce que je sens en moi, je le présume en lui.  
Contre un si grand rival j'agis à force ouverte,  
Sans blesser son honneur, sans pratiquer sa perte.  
J'emprunte du secours, et le fais hautement ;  
Je crois qu'il n'agit pas moins généreusement,  
Qu'il n'a que les desseins où sa gloire l'invite,  
Et n'oppose à mes vœux que son propre mérite.

ARSINOÉ

Vous êtes peu du monde, et savez mal la cour.

ATTALE

Est-ce autrement qu'en prince on doit traiter l'amour ?

ARSINOÉ

Vous le traitez, mon fils, et parlez en jeune homme.

ATTALE

Madame, je n'ai vu que des vertus à Rome.

ARSINOÉ

Le temps vous apprendra par de nouveaux emplois  
Quelles vertus il faut à la suite des rois.  
Cependant, si le prince est encore votre frère,  
Souvenez-vous aussi que je suis votre mère ;  
Et malgré les soupçons que vous avez conçus,  
Venez savoir du roi ce qu'il croit là-dessus.

# Acte IV

## Scène première

Pusias, Arsinoé, Araspe.

PRUSIAS

Faites venir le prince, Araspe. Et vous, madame,  
Retenez des soupirs dont vous me percez l'âme.  
Quel besoin d'accabler mon cœur de vos douleurs,  
Quand vous y pouvez tout sans le secours des pleurs ?  
Quel besoin que ces pleurs prennent votre défense ?  
Douté-je de son crime ou de votre innocence ?  
Et reconnaissez-vous que tout ce qu'il m'a dit  
Par quelque impression ébranle mon esprit ?

ARSINOÉ

Ah ! Seigneur, est-il rien qui répare l'injure  
Que fait à l'innocence un moment d'imposture ?  
Et peut-on voir mensonge assez tôt avorté  
Pour rendre à la vertu toute sa pureté ?  
Il en reste toujours quelque indigne mémoire  
Qui porte une souillure à la plus haute gloire.  
Combien en votre cour est-il de médisants ?  
Combien le prince a-t-il d'aveugles partisans,  
Qui sachant une fois qu'on m'a calomniée,  
Croiront que votre amour m'a seul justifiée ?  
Et si la moindre tache en demeure à mon nom,  
Si le moindre du peuple en conserve un soupçon,  
Suis-je digne de vous, et de telles alarmes  
Touchent-elles trop peu pour mériter mes larmes ?

PRUSIAS

Ah ! C'est trop de scrupule, et trop mal présumer  
D'un mari qui vous aime et qui vous doit aimer.  
La gloire est plus solide après la calomnie,  
Et brille d'autant mieux qu'elle s'en vit ternie.  
Mais voici Nicomède, et je veux qu'aujourd'hui...



## Scène II

Prusias, Arsinoé, Nicomède, Araspe, Gardes.

ARSINOÉ

Grâce, grâce, Seigneur, à notre unique appui !  
Grâce à tant de lauriers en sa main si fertiles !  
Grâce à ce conquérant, à ce preneur de villes !  
Grâce...

NICOMÈDE

De quoi, madame ? Est-ce d'avoir conquis  
Trois sceptres, que ma perte expose à votre fils ?  
D'avoir porté si loin vos armes dans l'Asie,  
Que même votre Rome en a pris jalousie ?  
D'avoir trop soutenu la majesté des rois ?  
Trop rempli votre cour du bruit de mes exploits ?  
Trop du grand Annibal pratiqué les maximes ?  
S'il faut grâce pour moi, choisissez de mes crimes :  
Les voilà tous, madame ; et si vous y joignez  
D'avoir cru des méchants par quelque autre gagnés,  
D'avoir une âme ouverte, une franchise entière,  
Qui dans leur artifice a manqué de lumière,  
C'est gloire et non pas crime à qui ne voit le jour  
Qu'au milieu d'une armée et loin de votre cour,  
Qui n'a que la vertu de son intelligence,  
Et vivant sans remords marche sans défiance.

ARSINOÉ

Je m'en dédis, Seigneur : il n'est point criminel.  
S'il m'a voulu noircir d'un opprobre éternel,  
Il n'a fait qu'obéir à la haine ordinaire  
Qu'imprime à ses pareils le nom de belle-mère.  
De cette aversion son cœur préoccupé  
M'impute tous les traits dont il se sent frappé.  
Que son maître Annibal, malgré la foi publique,  
S'abandonne aux fureurs d'une terreur panique ;  
Que ce vieillard confie et gloire et liberté  
Plutôt au désespoir qu'à l'hospitalité :  
Ces terreurs, ces fureurs sont de mon artifice.

Quelque appas que lui-même il trouve en Laodice,  
C'est moi qui fais qu'Attale a des yeux comme lui ;  
C'est moi qui force Rome à lui servir d'appui ;  
De cette seule main part tout ce qui le blesse ;  
Et pour venger ce maître et sauver sa maîtresse,  
S'il a tâché, Seigneur, de m'éloigner de vous,  
Tout est trop excusable en un amant jaloux.  
Ce faible et vain effort ne touche point mon âme.  
Je sais que tout mon crime est d'être votre femme ;  
Que ce nom seul l'oblige à me persécuter ;  
Car enfin, hors de là, que peut-il m'imputer ?  
Ma voix, depuis dix ans qu'il commande une armée,  
A-t-elle refusé d'enfler sa renommée ?  
Et lorsqu'il l'a fallu puissamment secourir,  
Que la moindre longueur l'aurait laissé périr,  
Quel autre a mieux pressé les secours nécessaires ?  
Qui l'a mieux dégagé de ses destins contraires ?  
A-t-il eu près de vous un plus soigneux agent  
Pour hâter les renforts et d'hommes et d'argent ?  
Vous le savez, Seigneur, et pour reconnaissance,  
Après l'avoir servi de toute ma puissance,  
Je vois qu'il a voulu me perdre auprès de vous ;  
Mais tout est excusable en un amant jaloux :  
je vous l'ai déjà dit.

#### PRUSIAS

Ingrat ! Que peux-tu dire ?

#### NICOMÈDE

Que la reine a pour moi des bontés que j'admire.  
Je ne vous dirai point que ces puissants secours  
Dont elle a conservé mon honneur et mes jours,  
Et qu'avec tant de pompe à vos yeux elle étale,  
Travaillaient par ma main à la grandeur d'Attale ;  
Que par mon propre bras elle amassait pour lui,  
Et préparait dès lors ce qu'on voit aujourd'hui :  
Par quelques sentiments qu'elle ait été poussée,  
J'en laisse le ciel juge, il connaît sa pensée ;  
Il sait pour mon salut comme elle a fait des vœux ;  
Il lui rendra justice, et peut-être à tous deux.

Cependant, puisqu'enfin l'apparence est si belle,  
Elle a parlé pour moi, je dois parler pour elle,  
Et pour son intérêt vous faire souvenir  
Que vous laissez longtemps deux méchants à punir.  
Envoyez Métrobate et Zénon au supplice.  
Sa gloire attend de vous ce digne sacrifice :  
Tous deux l'ont accusée ; et s'ils s'en sont dédits  
Pour la faire innocente et charger votre fils,  
Ils n'ont rien fait pour eux, et leur mort est trop juste  
Après s'être joués d'une personne auguste.  
L'offense une fois faite à ceux de notre rang  
Ne se répare point que par des flots de sang :  
On n'en fut jamais quitte ainsi pour s'en dédire.  
Il faut sous les tourments que l'imposture expire ;  
Ou vous exposeriez tout votre sang royal  
À la légèreté d'un esprit déloyal.  
L'exemple est dangereux et hasarde nos vies,  
S'il met en sûreté de telles calomnies.

#### ARSINOÉ

Quoi ? Seigneur, les punir de la sincérité  
Qui soudain dans leur bouche a mis la vérité,  
Qui vous a contre moi sa fourbe découverte,  
Qui vous rend votre femme et m'arrache à ma perte,  
Qui vous a retenu d'en prononcer l'arrêt,  
Et couvrir tout cela de mon seul intérêt !  
C'est être trop adroit, prince, et trop bien l'entendre.

#### PRUSIAS

Laisse là Métrobate, et songe à te défendre :  
Purge-toi d'un forfait si honteux et si bas.

#### NICOMÈDE

M'en purger ! Moi, Seigneur ! Vous ne le croyez pas !  
Vous ne savez que trop qu'un homme de ma sorte,  
Quand il se rend coupable, un peu plus haut se porte ;  
Qu'il lui faut un grand crime à tenter son devoir,  
Où sa gloire se sauve à l'ombre du pouvoir.  
Soulever votre peuple, et jeter votre armée  
Dedans les intérêts d'une reine opprimée ;  
Venir, le bras levé, la tirer de vos mains,

Malgré l'amour d'Attale et l'effort des Romains,  
Et fondre en vos pays contre leur tyrannie  
Avec tous vos soldats et toute l'Arménie,  
C'est ce que pourrait faire un homme tel que moi,  
S'il pouvait se résoudre à vous manquer de foi.  
La fourbe n'est le jeu que des petites âmes,  
Et c'est là proprement le partage des femmes.  
Punissez donc, Seigneur, Métrobate et Zénon ;  
Pour la reine ou pour moi, faites-vous-en raison.  
À ce dernier moment la conscience presse ;  
Pour rendre compte aux dieux tout respect humain cesse ;  
Et ces esprits légers, approchant des abois,  
Pourraient bien se dédire une seconde fois.

### ARSINOÉ

Seigneur...

### NICOMÈDE

Parlez, madame, et dites quelle cause  
À leur juste supplice obstinément s'oppose ;  
Ou laissez-nous penser qu'aux portes du trépas  
Ils auraient des remords qui ne vous plairaient pas.

### ARSINOÉ

Vous voyez à quel point sa haine m'est cruelle :  
Quand je le justifie, il me fait criminelle ;  
Mais sans doute, Seigneur, ma présence l'aigrit,  
Et mon éloignement remettra son esprit ;  
Il rendra quelque calme à son cœur magnanime,  
Et lui pourra sans doute épargner plus d'un crime.  
Je ne demande point que par compassion  
Vous assuriez un sceptre à ma protection,  
Ni que pour garantir la personne d'Attale,  
Vous partagiez entre eux la puissance royale ;  
Si vos amis de Rome en ont pris quelque soin,  
C'était sans mon aveu, je n'en ai pas besoin.  
Je n'aime point si mal que de ne vous pas suivre,  
Sitôt qu'entre mes bras vous cesserez de vivre ;  
Et sur votre tombeau mes premières douleurs  
Verseront tout ensemble et mon sang et mes pleurs.

## PRUSIAS

Ah ! Madame.

## ARSINOÉ

Oui, Seigneur, cette heure infortunée  
Par vos derniers soupirs clora ma destinée ;  
Et puisque ainsi jamais il ne sera mon roi,  
Qu'ai-je à craindre de lui ? Que peut-il contre moi ?  
Tout ce que je demande en faveur de ce gage,  
De ce fils qui déjà lui donne tant d'ombrage,  
C'est que chez les Romains il retourne achever  
Des jours que dans leur sein vous fîtes élever ;  
Qu'il retourne y traîner, sans péril et sans gloire,  
De votre amour pour moi l'impuissante mémoire.  
Ce grand prince vous sert, et vous servira mieux  
Quand il n'aura plus rien qui lui blesse les yeux ;  
Et n'appréhendez point Rome ni sa vengeance ;  
Contre tout son pouvoir il a trop de vaillance :  
Il sait tous les secrets du fameux Annibal,  
De ce héros à Rome en tous lieux si fatal,  
Que l'Asie et l'Afrique admirent l'avantage  
Qu'en tire Antiochus, et qu'en reçut Carthage.  
Je me retire donc, afin qu'en liberté  
Les tendresses du sang pressent votre bonté ;  
Et je ne veux plus voir ni qu'en votre présence  
Un prince que j'estime indignement m'offense,  
Ni que je sois forcée à vous mettre en courroux  
Contre un fils si vaillant et si digne de vous.

## Scène III

Prusias, Nicomède, Araspe.

PRUSIAS

Nicomède, en deux mots, ce désordre me fâche.  
Quoi qu'on t'ose imputer, je ne te crois point lâche ;  
Mais donnons quelque chose à Rome, qui se plaint,  
Et tâchons d'assurer la reine, qui te craint.  
J'ai tendresse pour toi, j'ai passion pour elle ;  
Et je ne veux pas voir cette haine éternelle,  
Ni que des sentiments que j'aime à voir durer  
Ne règnent dans mon cœur que pour le déchirer.  
J'y veux mettre d'accord l'amour et la nature,  
être père et mari dans cette conjoncture...

NICOMÈDE

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi ?  
Ne soyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS

Et que dois-je être ?

NICOMÈDE

Roi.  
Reprenez hautement ce noble caractère.  
Un véritable roi n'est ni mari ni père ;  
Il regarde son trône, et rien de plus. Réglez ;  
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.  
Malgré cette puissance et si vaste et si grande,  
Vous pouvez déjà voir comme elle m'appréhende,  
Combien en me perdant elle espère gagner,  
Parce qu'elle prévoit que je saurai régner.

PRUSIAS

Je règne donc, ingrat ! Puisque tu me l'ordonnes :  
Choisis, ou Laodice, ou mes quatre couronnes.  
Ton roi fait ce partage entre ton frère et toi :  
Je ne suis plus ton père, obéis à ton roi.

NICOMÈDE

Si vous étiez aussi le roi de Laodice,  
Pour l'offrir à mon choix avec quelque justice,

Je vous demanderais le loisir d'y penser ;  
Mais enfin pour vous plaire, et ne pas l'offenser,  
J'obéirai, Seigneur, sans répliques frivoles,  
À vos intentions, et non à vos paroles.  
À ce frère si cher transportez tous mes droits,  
Et laissez Laodice en liberté du choix.  
Voilà quel est le mien.

PRUSIAS

Quelle bassesse d'âme,  
Quelle fureur t'aveugle en faveur d'une femme ?  
Tu la préfères, lâche ! à ces prix glorieux  
Que ta valeur unit au bien de tes aïeux !  
Après cette infamie es-tu digne de vivre ?

NICOMÈDE

Je crois que votre exemple est glorieux à suivre :  
Ne préférez-vous pas une femme à ce fils  
Par qui tous ces états aux vôtres sont unis ?

PRUSIAS

Me vois-tu renoncer pour elle au diadème ?

NICOMÈDE

Me voyez-vous pour l'autre y renoncer moi-même ?  
Que cédé-je à mon frère en cédant vos états ?  
Ai-je droit d'y prétendre avant votre trépas ?  
Pardonnez-moi ce mot, il est fâcheux à dire,  
Mais un monarque enfin comme un autre homme expire ;  
Et vos peuples alors, ayant besoin d'un roi,  
Voudront choisir peut-être entre ce prince et moi.

Seigneur, nous n'avons pas si grande ressemblance,  
Qu'il faille de bons yeux pour y voir différence ;  
Et ce vieux droit d'aïnesse est souvent si puissant,  
Que pour remplir un trône il rappelle un absent.  
Que si leurs sentiments se règlent sur les vôtres,  
Sous le joug de vos lois j'en ai bien rangé d'autres ;  
Et dussent vos Romains en être encore jaloux,  
Je ferai bien pour moi ce que j'ai fait pour vous.

PRUSIAS

J'y donnerai bon ordre.

## NICOMÈDE

Oui, si leur artifice  
De votre sang par vous se fait un sacrifice ;  
Autrement vos états à ce prince livrés  
Ne seront en ses mains qu'autant que vous vivrez.  
Ce n'est point en secret que je vous le déclare ;  
Je le dis à lui-même, afin qu'il s'y prépare :  
le voilà qui m'entend.

## PRUSIAS

Va, sans verser mon sang,  
Je saurai bien, ingrat ! L'assurer en ce rang ;  
et demain...



## Scène IV

Prusias, Nicomède, Attale, Flaminius, Araspe, Gardes.

FLAMINIUS

Si pour moi vous êtes en colère,  
Seigneur, je n'ai reçu qu'une offense légère :  
Le sénat en effet pourra s'en indigner ;  
Mais j'ai quelques amis qui sauront le gagner.

PRUSIAS

Je lui ferai raison ; et dès demain Attale  
Recevra de ma main la puissance royale :  
Je le fais roi de Pont, et mon seul héritier ;  
Et quant à ce rebelle, à ce courage fier,  
Rome entre vous et lui jugera de l'outrage :  
Je veux qu'au lieu d'Attale il lui serve d'otage ;  
Et pour l'y mieux conduire, il vous sera donné,  
Sitôt qu'il aura vu son frère couronné.

NICOMÈDE

Vous m'enverrez à Rome !

PRUSIAS

On t'y fera justice.  
Va, va lui demander ta chère Laodice.

NICOMÈDE

J'irai, j'irai, Seigneur, vous le voulez ainsi ;  
Et j'y serai plus roi que vous n'êtes ici.

FLAMINIUS

Rome sait vos hauts faits, et déjà vous adore.

NICOMÈDE

Tout beau, Flaminius ! Je n'y suis pas encore :  
La route en est mal sûre, à tout considérer,  
Et qui m'y conduira pourrait bien s'égarer.

PRUSIAS

Qu'on le ramène, Araspe, et redoublez sa garde.  
Toi, rends grâces à Rome, et sans cesse regarde

Que comme son pouvoir est la source du tien,  
En perdant son appui tu ne seras plus rien.

Vous, Seigneur, excusez si, me trouvant en peine  
De quelques déplaisirs que m'a fait voir la reine,  
Je vais l'en consoler, et vous laisse avec lui.  
Attale, encore un coup, rends grâce à ton appui.

## Scène V

Flaminius, Attale.

ATTALE

Seigneur, que vous dirai-je après des avantages  
Qui sont même trop grands pour les plus grands courages  
Vous n'avez point de borne, et votre affection  
Passe votre promesse et mon ambition.  
Je l'avouerai pourtant, le trône de mon père  
Ne fait pas le bonheur que plus je considère :  
Ce qui touche mon cœur, ce qui charme mes sens,  
C'est Laodice acquise à mes vœux innocents.  
La qualité de roi qui me rend digne d'elle...

FLAMINIUS

Ne rendra pas son cœur à vos vœux moins rebelle.

ATTALE

Seigneur, l'occasion fait un cœur différent :  
D'ailleurs, c'est l'ordre exprès de son père mourant ;  
Et par son propre aveu la reine d'Arménie  
Est due à l'héritier du roi de Bithynie.

FLAMINIUS

Ce n'est pas loi pour elle ; et reine comme elle est,  
Cet ordre, à bien parler, n'est que ce qu'il lui plaît.  
Aimerait-elle en vous l'éclat d'un diadème  
Qu'on vous donne aux dépens d'un grand prince qu'elle aime ?  
En vous qui la privez d'un si cher protecteur ?  
En vous qui de sa chute êtes l'unique auteur ?

ATTALE

Ce prince hors d'ici, Seigneur, que fera-t-elle ?  
Qui contre Rome et nous soutiendra sa querelle ?  
Car j'ose me promettre encore votre secours.

FLAMINIUS

Les choses quelquefois prennent un autre cours ;  
Pour ne vous point flatter, je n'en veux pas répondre.

ATTALE

Ce serait bien, Seigneur, de tout point me confondre,  
Et je serais moins roi qu'un objet de pitié,  
Si le bandeau royal m'ôtait votre amitié.  
Mais je m'alarme trop, et Rome est plus égale :  
n'en avez-vous pas l'ordre ?

FLAMINIUS

Oui, pour le prince Attale,  
Pour un homme en son sein nourri dès le berceau ;  
Mais pour le roi de Pont il faut ordre nouveau.

ATTALE

Il faut ordre nouveau ! Quoi ? Se pourrait-il faire  
Qu'à l'œuvre de ses mains Rome devînt contraire ?  
Que ma grandeur naissante y fit quelques jaloux ?

FLAMINIUS

Que présumez-vous, prince ? Et que me dites-vous ?

ATTALE

Vous-même dites-moi comme il faut que j'explique  
Cette inégalité de votre république.

FLAMINIUS

Je vais vous l'expliquer, et veux bien vous guérir  
D'une erreur dangereuse où vous semblez courir.  
Rome, qui vous servait auprès de Laodice,  
Pour vous donner son trône eût fait une injustice :  
Son amitié pour vous lui faisait cette loi ;  
Mais par d'autres moyens elle vous a fait roi ;  
Et le soin de sa gloire à présent la dispense  
De se porter pour vous à cette violence.  
Laissez donc cette reine en pleine liberté,  
Et tournez vos désirs de quelque autre côté.  
Rome de votre hymen prendra soin elle-même.

ATTALE

Mais s'il arrive enfin que Laodice m'aime ?

FLAMINIUS

Ce serait mettre encore Rome dans le hasard  
Que l'on crût artifice ou force de sa part :

Cet hymen jetterait une ombre sur sa gloire.  
Prince, n'y pensez plus, si vous m'en pouvez croire ;  
Ou si de mes conseils vous faites peu d'état,  
N'y pensez plus du moins sans l'aveu du sénat.

ATTALE

À voir quelle froideur à tant d'amour succède,  
Rome ne m'aime pas : elle hait Nicomède ;  
Et lorsqu'à mes désirs elle a feint d'applaudir,  
Elle a voulu le perdre, et non pas m'agrandir.

FLAMINIUS

Pour ne vous faire pas de réponse trop rude  
Sur ce beau coup d'essai de votre ingratitude,  
Suivez votre caprice, offensez vos amis :  
Vous êtes souverain, et tout vous est permis ;  
Mais puisqu'enfin ce jour vous doit faire connaître  
Que Rome vous a fait ce que vous allez être,  
Que perdant son appui vous ne serez plus rien,  
Que le roi vous l'a dit, souvenez-vous-en bien.

## Scène VI

ATTALE

Attale, était-ce ainsi que régnaient tes ancêtres ?  
Veux-tu le nom de roi pour avoir tant de maîtres ?  
Ah ! Ce titre à ce prix déjà m'est importun :  
S'il nous en faut avoir, du moins n'en ayons qu'un.  
Le ciel nous l'a donné trop grand, trop magnanime,  
Pour souffrir qu'aux Romains il serve de victime.  
Montrons-leur hautement que nous avons des yeux,  
Et d'un si rude joug affranchissons ces lieux.  
Puisqu'à leurs intérêts tout ce qu'ils font s'applique,  
Que leur vaine amitié cède à leur politique,  
Soyons à notre tour de leur grandeur jaloux,  
Et comme ils font pour eux faisons aussi pour nous.

# Acte V

## Scène première

Arsinoé, Attale.

ARSINOÉ

J'ai prévu ce tumulte, et n'en vois rien à craindre :  
Comme un moment l'allume, un moment peut l'éteindre,  
Et si l'obscurité laisse croître ce bruit,  
Le jour dissipera les vapeurs de la nuit.  
Je me fâche bien moins qu'un peuple se mutine,  
Que de voir que ton cœur dans son amour s'obstine,  
Et d'une indigne ardeur lâchement embrasé,  
Ne rend point de mépris à qui t'a méprisé.  
Venge-toi d'une ingratitude, et quitte une cruelle,  
À présent que le sort t'a mis au-dessus d'elle.  
Son trône, et non ses yeux, avait dû te charmer :  
Tu vas régner sans elle ; à quel propos l'aimer ?  
Porte, porte ce cœur à de plus douces chaînes.  
Puisque te voilà roi, l'Asie a d'autres reines,  
Qui loin de te donner des rigueurs à souffrir,  
T'épargneront bientôt la peine de t'offrir.

ATTALE

Mais, madame...

ARSINOÉ

Eh bien ! Soit, je veux qu'elle se rende :  
Prévois-tu les malheurs qu'ensuite j'apprends ?  
Sitôt que d'Arménie elle t'aura fait roi,  
Elle t'engagera dans sa haine pour moi.  
Mais, ô dieux ! Pourra-t-elle y borner sa vengeance ?  
Pourras-tu dans son lit dormir en assurance ?  
Et refusera-t-elle à son ressentiment  
Le fer ou le poison pour venger son amant ?  
Qu'est-ce qu'en sa fureur une femme n'essaie ?

## ATTALE

Que de fausses raisons pour me cacher la vraie !  
Rome, qui n'aime pas à voir un puissant roi,  
L'a craint en Nicomède, et le craindrait en moi.  
Je ne dois plus prétendre à l'hymen d'une reine,  
Si je ne veux déplaire à notre souveraine ;  
Et puisque la fâcher ce serait me trahir,  
Afin qu'elle me souffre, il vaut mieux obéir.  
Je sais par quels moyens sa sagesse profonde  
S'achemine à grands pas à l'empire du monde.  
Aussitôt qu'un état devient un peu trop grand,  
Sa chute doit guérir l'ombrage qu'elle en prend.  
C'est blesser les Romains que faire une conquête,  
Que mettre trop de bras sous une seule tête ;  
Et leur guerre est trop juste, après cet attentat  
Que fait sur leur grandeur un tel crime d'état.  
Eux, qui pour gouverner sont les premiers des hommes,  
Veulent que sous leur ordre on soit ce que nous sommes,  
Veulent sur tous les rois un si haut ascendant  
Que leur empire seul demeure indépendant.  
Je les connais, madame, et j'ai vu cet ombrage  
Détruire Antiochus, et renverser Carthage.  
De peur de choir comme eux, je veux bien m'abaisser,  
Et cède à des raisons que je ne puis forcer.  
D'autant plus justement mon impuissance y cède,  
Que je vois qu'en leurs mains on livre Nicomède.  
Un si grand ennemi leur répond de ma foi ;  
C'est un lion tout prêt à déchaîner sur moi.

## ARSINOÉ

C'est de quoi je voulais vous faire confidence ;  
Mais vous me ravissez d'avoir cette prudence.  
Le temps pourra changer ; cependant prenez soin  
D'assurer des jaloux dont vous avez besoin.



## Scène II

Flaminius, Arsinoé, Attale.

ARSINOÉ

Seigneur, c'est remporter une haute victoire  
Que de rendre un amant capable de me croire :  
J'ai su le ramener aux termes du devoir,  
Et sur lui la raison a repris son pouvoir.

FLAMINIUS

Madame, voyez donc si vous serez capable  
De rendre également ce peuple raisonnable.  
Le mal croît ; il est temps d'agir de votre part,  
Ou quand vous le voudrez, vous le voudrez trop tard.  
Ne vous figurez plus que ce soit le confondre  
Que de le laisser faire et ne lui point répondre.  
Rome autrefois a vu de ces émotions,  
Sans embrasser jamais vos résolutions.  
Quand il fallait calmer toute une populace,  
Le sénat n'épargnait promesse ni menace,  
Et rappelait par là son escadron mutin  
Et du mont Quirinal et du mont Aventin,  
Dont il l'aurait vu faire une horrible descente,  
S'il eût traité longtemps sa fureur d'impuissante  
Et l'eût abandonnée à sa confusion,  
Comme vous semblez faire en cette occasion.

ARSINOÉ

Après ce grand exemple en vain on délibère :  
Ce qu'a fait le sénat montre ce qu'il faut faire ;  
et le roi... Mais il vient.

## Scène III

Prusias, Arsinoé, Flaminius, Attale.

PRUSIAS

Je ne puis plus douter,  
Seigneur, d'où vient le mal que je vois éclater :  
Des mutins ont pour chefs les gens de Laodice.

FLAMINIUS

J'en avais soupçonné déjà son artifice.

ATTALE

Ainsi votre tendresse et vos soins sont payés !

FLAMINIUS

Seigneur, il faut agir ; et si vous m'en croyez...

## Scène IV

Prusias, Arsinoé, Flaminius, Attale, Cléone.

CLÉONE

Tout est perdu, madame, à moins d'un prompt remède :  
Tout le peuple à grands cris demande Nicomède ;  
Il commence lui-même à se faire raison,  
Et vient de déchirer Métrobate et Zénon.

ARSINOÉ

Il n'est donc plus à craindre, il a pris ses victimes :  
Sa fureur sur leur sang va consumer ses crimes ;  
Elle s'applaudira de cet illustre effet,  
Et croira Nicomède amplement satisfait.

FLAMINIUS

Si ce désordre était sans chefs et sans conduite,  
Je voudrais, comme vous, en craindre moins la suite :  
Le peuple par leur mort pourrait s'être adouci ;  
Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi :  
Il suit toujours son but jusqu'à ce qu'il l'emporte ;  
Le premier sang versé rend sa fureur plus forte ;  
Il l'amorce, il l'acharne, il en éteint l'horreur,  
Et ne lui laisse plus ni pitié ni terreur.

## Scène V

Prusias, Arsinoé, Flaminius, Attale, Cléone, Araspe.

ARASPE

Seigneur, de tous côtés le peuple vient en foule ;  
De moment en moment votre garde s'écoule ;  
Et suivant les discours qu'ici même j'entends,  
Le prince entre mes mains ne sera pas longtemps ;  
je n'en puis plus répondre.

PRUSIAS

Allons, allons le rendre,  
Ce précieux objet d'une amitié si tendre.  
Obéissons, madame, à ce peuple sans foi,  
Qui las de m'obéir, en veut faire son roi ;  
Et du haut d'un balcon, pour calmer la tempête,  
Sur ses nouveaux sujets faisons voler sa tête.

ATTALE

Ah ! Seigneur.

PRUSIAS

C'est ainsi qu'il lui sera rendu :  
À qui le cherche ainsi, c'est ainsi qu'il est dû.

ATTALE

Ah ! Seigneur, c'est tout perdre, et livrer à sa rage  
Tout ce qui de plus près touche votre courage ;  
Et j'ose dire ici que votre majesté  
Aura peine elle-même à trouver sûreté.

PRUSIAS

Il faut donc se résoudre à tout ce qu'il m'ordonne,  
Lui rendre Nicomède avec ma couronne :  
Je n'ai point d'autre choix ; et s'il est le plus fort,  
Je dois à son idole ou mon sceptre ou la mort.

FLAMINIUS

Seigneur, quand ce dessein aurait quelque justice,  
Est-ce à vous d'ordonner que ce prince périsse ?

Quel pouvoir sur ses jours vous demeure permis ?  
C'est l'otage de Rome, et non plus votre fils :  
Je dois m'en souvenir, quand son père l'oublie.  
C'est attenter sur nous qu'ordonner de sa vie ;  
J'en dois compte au sénat, et n'y puis consentir.  
Ma galère est au port toute prête à partir ;  
Le palais y répond par la porte secrète :  
Si vous le voulez perdre, agréez ma retraite ;  
Souffrez que mon départ fasse connaître à tous  
Que Rome a des conseils plus justes et plus doux ;  
Et ne l'exposez pas à ce honteux outrage  
De voir à ses yeux même immoler son otage.

ARSINOÉ

Me croirez-vous, Seigneur, et puis-je m'expliquer ?

PRUSIAS

Ah ! Rien de votre part ne saurait me choquer :  
Parlez.

ARSINOÉ

Le ciel m'inspire un dessein dont j'espère  
Et satisfaire Rome et ne vous pas déplaire.  
S'il est prêt à partir, il peut en ce moment  
Enlever avec lui son otage aisément :  
Cette porte secrète ici nous favorise ;  
Mais pour faciliter d'autant mieux l'entreprise,  
Montrez-vous à ce peuple, et flattant son courroux,  
Amusez-le du moins à débattre avec vous :  
Faites-lui perdre temps, tandis qu'en assurance  
La galère s'éloigne avec son espérance ;  
S'il force le palais, et ne l'y trouve plus,  
Vous ferez comme lui le surpris, le confus ;  
Vous accuserez Rome, et promettrez vengeance  
Sur quiconque sera de son intelligence.  
Vous enverrez après, sitôt qu'il sera jour,  
Et vous lui donnerez l'espoir d'un prompt retour,  
Où mille empêchements que vous ferez vous-même  
Pourront de toutes parts aider au stratagème.  
Quelque aveugle transport qu'il témoigne aujourd'hui,

Il n'attentera rien tant qu'il craindra pour lui,  
Tant qu'il présuamera son effort inutile.  
Ici la délivrance en paraît trop facile ;  
Et s'il l'obtient, Seigneur, il faut fuir vous et moi :  
S'il le voit à sa tête, il en fera son roi ;  
Vous le jugez vous-même.

PRUSIAS

Ah ! J'avouerai, madame,  
Que le ciel a versé ce conseil dans votre âme.  
Seigneur, se peut-il voir rien de mieux concerté ?

FLAMINIUS

Il vous assure et vie, et gloire, et liberté ;  
Et vous avez d'ailleurs Laodice en otage ;  
Mais qui perd temps ici perd tout son avantage.

PRUSIAS

Il n'en faut donc plus perdre : allons-y de ce pas.

ARSINOÉ

Ne prenez avec vous qu'Araspe et trois soldats :  
Peut-être un plus grand nombre aurait quelque infidèle.  
J'irai chez Laodice, et m'assurerai d'elle.  
Attale, où courez-vous ?

ATTALE

Je vais de mon côté  
De ce peuple mutin amuser la fierté,  
À votre stratagème en ajouter quelque autre.

ARSINOÉ

Songez que ce n'est qu'un que mon sort et le vôtre,  
Que vos seuls intérêts me mettent en danger.

ATTALE

Je vais périr, madame, ou vous en dégager.

ARSINOÉ

Allez donc. J'aperçois la reine d'Arménie.

## Scène VI

Arsinoé, Laodice, Cléone.

ARSINOÉ

La cause de nos maux doit-elle être impunie ?

LAODICE

Non, madame ; et pour peu qu'elle ait d'ambition,  
Je vous répons déjà de sa punition.

ARSINOÉ

Vous qui savez son crime, ordonnez de sa peine.

LAODICE

Un peu d'abaissement suffit pour une reine :  
C'est déjà trop de voir son dessein avorté.

ARSINOÉ

Dites, pour châtiment de sa témérité,  
Qu'il lui faudrait du front tirer le diadème.

LAODICE

Parmi les généreux il n'en va pas de même :  
Ils savent oublier quand ils ont le dessus,  
Et ne veulent que voir leurs ennemis confus.

ARSINOÉ

Ainsi qui peut vous croire aisément se contente !

LAODICE

Le ciel ne m'a pas fait l'âme plus violente.

ARSINOÉ

Soulever des sujets contre leur souverain,  
Leur mettre à tous le fer et la flamme en la main,  
Jusque dans le palais pousser leur insolence,  
Vous appelez cela fort peu de violence ?

LAODICE

Nous nous entendons mal, madame ; et je le vois,  
Ce que je dis pour vous, vous l'expliquez pour moi.

Je suis hors de souci pour ce qui me regarde ;  
Et je viens vous chercher pour vous prendre en ma garde,  
Pour ne hasarder pas en vous la majesté  
Au manque de respect d'un grand peuple irrité.  
Faites venir le roi, rappelez votre Attale,  
Que je conserve en eux la dignité royale :  
Ce peuple en sa fureur peut les connaître mal.

ARSINOÉ

Peut-on voir un orgueil à votre orgueil égal ?  
Vous, par qui seule ici tout ce désordre arrive ;  
Vous, qui dans ce palais vous voyez ma captive ;  
Vous, qui me répondrez au prix de votre sang  
De tout ce qu'un tel crime attende sur mon rang,  
Vous me parlez encore avec la même audace  
Que si j'avais besoin de vous demander grâce !

LAODICE

Vous obstiner, madame, à me parler ainsi,  
C'est ne vouloir pas voir que je commande ici,  
Que quand il me plaira, vous serez ma victime.  
Et ne m'imputez point ce grand désordre à crime :  
Votre peuple est coupable, et dans tous vos sujets  
Ces cris séditieux sont autant de forfaits ;  
Mais pour moi, qui suis reine, et qui dans nos querelles,  
Pour triompher de vous, vous ai fait ces rebelles,  
Par le droit de la guerre il fut toujours permis  
D'allumer la révolte entre ses ennemis :  
M'enlever mon époux, c'est vous faire la mienne.

ARSINOÉ

Je la suis donc, madame ; et quoi qu'il en advienne,  
Si ce peuple une fois enfonce le palais,  
C'est fait de votre vie, et je vous le promets.

LAODICE

Vous tiendrez mal parole, ou bientôt sur ma tombe  
Tout le sang de vos rois servira d'hécatombe.  
Mais avez-vous encore parmi votre maison  
Quelque autre Métrobate, ou quelque autre Zénon ?  
N'appréhendez-vous point que tous vos domestiques



Ne soient déjà gagnés par mes sourdes pratiques ?  
En savez-vous quelqu'un si prêt à se trahir,  
Si las de voir le jour, que de vous obéir ?

Je ne veux point régner sur votre Bithynie :  
Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie ;  
Et pour voir tout d'un coup vos malheurs terminés,  
Rendez-moi cet époux qu'en vain vous retenez.

ARSINOÉ

Sur le chemin de Rome il vous faut l'aller prendre ;  
Flaminius l'y mène, et pourra vous le rendre :  
Mais hâtez-vous, de grâce, et faites bien ramer,  
Car déjà sa galère a pris le large en mer.

LAODICE

Ah ! Si je le croyais !...

ARSINOÉ

N'en doutez point, madame.

LAODICE

Fuyez donc les fureurs qui saisissent mon âme :  
Après le coup fatal de cette indignité,  
Je n'ai plus ni respect ni générosité.

Mais plutôt demeurez pour me servir d'otage,  
Jusqu'à ce que ma main de ses fers le dégage.  
J'irai jusque dans Rome en briser les liens,  
Avec tous vos sujets, avec tous les miens ;  
Aussi bien Annibal nommait une folie  
De présumer la vaincre ailleurs qu'en Italie.  
Je veux qu'elle me voie au cœur de ses états  
Soutenir ma fureur d'un million de bras ;  
Et sous mon désespoir rangeant sa tyrannie...

ARSINOÉ

Vous voulez donc enfin régner en Bithynie ?  
Et dans cette fureur qui vous trouble aujourd'hui,  
Le roi pourra souffrir que vous régniez pour lui ?

LAODICE

J'y régnerai, madame, et sans lui faire injure.  
Puisque le roi veut bien n'être roi qu'en peinture,

Que lui doit importer qui donne ici la loi,  
Et qui règne pour lui des Romains ou de moi ?  
Mais un second otage entre mes mains se jette.

## Scène VII

Arsinoé, Laodice, Attale, Cléone.

ARSINOÉ

Attale, avez-vous su comme ils ont fait retraite ?

ATTALE

Ah ! Madame.

ARSINOÉ

Parlez.

ATTALE

Tous les dieux irrités  
Dans les derniers malheurs nous ont précipités.  
Le prince est échappé.

LAODICE

Ne craignez plus, madame :  
La générosité déjà rentre en mon âme.

ARSINOÉ

Attale, prenez-vous plaisir à m'alarmer ?

ATTALE

Ne vous flattez point tant que de le présumer.  
Le malheureux Araspe, avec sa faible escorte,  
L'avait déjà conduit à cette fausse porte ;  
L'ambassadeur de Rome était déjà passé,  
Quand dans le sein d'Araspe un poignard enfoncé  
Le jette aux pieds du prince. Il s'écrie, et sa suite,  
De peur d'un pareil sort, prend aussitôt la fuite.

ARSINOÉ

Et qui dans cette porte a pu le poignarder ?

ATTALE

Dix ou douze soldats qui semblaient la garder.  
Et ce prince...

## ARSINOÉ

Ah ! Mon fils, qu'il est partout de traîtres !  
Qu'il est peu de sujets fidèles à leurs maîtres !  
Mais de qui savez-vous un désastre si grand ?

## ATTALE

Des compagnons d'Araspe, et d'Araspe mourant.  
Mais écoutez encore ce qui me désespère.

J'ai couru me ranger auprès du roi mon père ;  
Il n'en était plus temps : ce monarque étonné  
À ses frayeurs déjà s'était abandonné,  
Avait pris un esquif pour tâcher de rejoindre  
Ce Romain, dont l'effroi peut-être n'est pas moindre.

## Scène VIII

Prusias, Flaminius, Arsinoé, Laodice, Attale, Cléone.

PRUSIAS

Non, non ; nous revenons l'un et l'autre en ces lieux  
Défendre votre gloire, ou mourir à vos yeux.

ARSINOÉ

Mourons, mourons, Seigneur, et dérobons nos vies  
À l'absolu pouvoir des fureurs ennemies ;  
N'attendons pas leur ordre, et montrons-nous jaloux  
De l'honneur qu'ils auraient à disposer de nous.

LAODICE

Ce désespoir, madame, offense un si grand homme  
Plus que vous n'avez fait en l'envoyant à Rome :  
Vous devez le connaître ; et puisqu'il a ma foi,  
Vous devez présumer qu'il est digne de moi.  
Je le désavouerais, s'il n'était magnanime,  
S'il manquait à remplir l'effort de mon estime,  
S'il ne faisait paraître un cœur toujours égal.  
Mais le voici : voyez si je le connais mal.

## Scène IX

Prusias, Nicomède, Arsinoé,  
Laodice, Flaminius, Attale, Cléone.

NICOMÈDE

Tout est calme, Seigneur : un moment de ma vue  
A soudain apaisé la populace émue.

PRUSIAS

Quoi ? Me viens-tu braver jusque dans mon palais,  
Rebelle ?

NICOMÈDE

C'est un nom que je n'aurai jamais.

Je ne viens point ici montrer à votre haine  
Un captif insolent d'avoir brisé sa chaîne :  
Je viens en bon sujet vous rendre le repos  
Que d'autres intérêts troublaient mal à propos.  
Non que je veuille à Rome imputer quelque crime :  
Du grand art de régner elle suit la maxime ;  
Et son ambassadeur ne fait que son devoir,  
Quand il veut entre nous partager le pouvoir.  
Mais ne permettez pas qu'elle vous y contraigne :  
Rendez-moi votre amour, afin qu'elle vous craigne ;  
Pardonnez à ce peuple un peu trop de chaleur  
Qu'à sa compassion a donné mon malheur ;  
Pardonnez un forfait qu'il a cru nécessaire,  
Et qui ne produira qu'un effet salutaire.

Faites-lui grâce aussi, madame, et permettez  
Que jusques au tombeau j'adore vos bontés.  
Je sais par quels motifs vous m'êtes si contraire :  
Votre amour maternel veut voir régner mon frère ;  
Et je contribuerai moi-même à ce dessein,  
Si vous pouvez souffrir qu'il soit roi de ma main.  
Oui, l'Asie à mon bras offre encore des conquêtes ;  
Et pour l'en couronner mes mains sont toutes prêtes :  
Commandez seulement, choisissez en quels lieux,  
Et j'en apporterai la couronne à vos yeux.

### ARSINOË

Seigneur, faut-il si loin pousser votre victoire,  
Et qu'ayant en vos mains et mes jours et ma gloire,  
La haute ambition d'un si puissant vainqueur  
Veuille encore triompher jusque dedans mon cœur ?  
Contre tant de vertu je ne puis le défendre ;  
Il est impatient lui-même de se rendre.  
Joignez cette conquête à trois sceptres conquis,  
Et je croirai gagner en vous un second fils.

### PRUSIAS

Je me rends donc aussi, madame ; et je veux croire  
Qu'avoir un fils si grand est ma plus grande gloire.  
Mais parmi les douceurs qu'enfin nous recevons,  
Faites-nous savoir, prince, à qui nous vous devons.

### NICOMÈDE

L'auteur d'un si grand coup m'a caché son visage ;  
Mais il m'a demandé mon diamant pour gage,  
Et me le doit ici rapporter dès demain.

### ATTALE

Le voulez-vous, Seigneur, reprendre de ma main ?

### NICOMÈDE

Ah ! Laissez-moi toujours à cette digne marque  
Reconnaître en mon sang un vrai sang de monarque.  
Ce n'est plus des Romains l'esclave ambitieux,  
C'est le libérateur d'un sang si précieux.  
Mon frère, avec mes fers vous en brisez bien d'autres :  
Ceux du roi, de la reine, et les siens et les vôtres.  
Mais pourquoi vous cacher en sauvant tout l'état ?

### ATTALE

Pour voir votre vertu dans son plus haut éclat ;  
Pour la voir seule agir contre notre injustice,  
Sans la préoccuper par ce faible service ;  
Et me venger enfin ou sur vous ou sur moi,  
Si j'eusse mal jugé de tout ce que je vois.  
Mais, madame...

## ARSINOÉ

Il suffit : voilà le stratagème  
Que vous m'aviez promis pour moi contre moi-même.  
Et j'ai l'esprit, Seigneur, d'autant plus satisfait,  
Que mon sang rompt le cours du mal que j'avais fait.

## NICOMÈDE

Seigneur, à découvert, toute âme généreuse  
D'avoir votre amitié doit se tenir heureuse ;  
Mais nous n'en voulons plus avec ces dures lois  
Qu'elle jette toujours sur la tête des rois :  
Nous vous la demandons hors de la servitude,  
Ou le nom d'ennemi nous semblera moins rude.

## FLAMINIUS

C'est de quoi le sénat pourra délibérer ;  
Mais cependant pour lui j'ose vous assurer,  
Prince, qu'à ce défaut vous aurez son estime,  
Telle que doit l'attendre un cœur si magnanime ;  
Et qu'il croira se faire un illustre ennemi,  
S'il ne vous reçoit pas pour généreux ami.

## PRUSIAS

Nous autres, réunis sous de meilleurs auspices,  
Préparons à demain de justes sacrifices ;  
Et demandons aux dieux, nos dignes souverains,  
Pour comble de bonheur l'amitié des Romains.





# Papivore ou numérivore ?

Ligaran vous propose  
plusieurs formes d'éditions :

- Papier grands caractères
- Numérique gratuite
- Numérique à petit prix

**Retrouvez  
notre catalogue  
en cliquant ici.**

©Ligaran 2015